

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Septembre 1979
26^e année

309

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	80 F	40 F
Etranger	100 F	50 F

Abonnement de soutien : 1 an : 100 F — Etranger : 120 F

Abonnement d'Honneur à partir de 150 F

Le numéro : 8 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris

Tél. : 770-18-06

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

*La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté
peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute
responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.*

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Saint-Etienne, Angers, Perpignan, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1979 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT

Dépôt légal 1979, N° 438 — Imprimé en France

Commission paritaire N° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

VINGT-SIXIÈME ANNÉE

SEPTEMBRE 1979

SOMMAIRE

Le Père Marc Oraison, par ANDRÉ BAUDRY	565
La culpabilité des parents, par MARC ORAISON	566
Adieu à Jean-Louis Bory, par ALAIN ROMÉE	570
Jean-Louis Bory ou l'impossible survie, par ANDRÉ du DOGNON	574
A Jean-Louis Bory, par M.N. GUIMARAES	577
Nouvelles de France, par JEAN-PIERRE MAURICE ..	578
« Célibat et homophilie », par PIERRE FONTANIE ..	589
Un appelé chez les commandos (<i>suite et fin</i>), par SERGE HENRY	597
Impressions d'une Arcadienne perplexe, par SIMONE CHADRAC	600
Beauté... tu déranges, par ALEXANDRE D'ARÇAIS	602
Les beaux week-ends de Cyrille Baillon, par JEAN-CHARLES DELPHANIS	605
De la Délégation de Franche-Comté, par CLAUDE HERBAUT	607
<i>Arcadie</i> en province	564

LIVRES :

Roy, de Roger PEYREFITTE	608
<i>En nos vertes années</i> , de Robert MERLE	612
<i>La vie sexuelle en U.R.S.S.</i> , du Dr Michail STERN	614
<i>Le dernier sabbat de Maurice Sachs</i> , d'André du DOGNON et <i>Les folles années de M. Sachs</i> , de J.-M. BELLE	616
<i>Traité de chasse au minet</i> , de Jacques de BRETHMAS	618
<i>Je suis vivant dans ma tombe</i> , de James PURDY	619
<i>Le meurtre d'un enfant et l'angoisse du schizophrène</i> et de l'homosexuel, de Georges MAUCO	620

CINÉMA :

<i>La race d'Ep</i> , de G. HOCQUENGHEM et L. SOUKAZ	622
<i>Dimenticare Venezia</i> , de Franco BRUSATI	623

ARCADIE EN PROVINCE

DIJON

La fameuse exposition sur l'homophilie réalisée par *Arcadie-Franche-Comté* sera présente à DIJON du 5 octobre au 20 octobre 1979.

Lieu : *Librairie les Doigts dans la Tête* — 1^{er} étage — 55, rue Chabot-Charny.

Heures d'ouverture : lundi, 14 h-19 h ; du mardi au samedi : 10 à 12 h — 14 à 19 h.

Présentation de l'exposition à la Presse locale : vendredi 5 octobre, à 18 h, par M. le Délégué d'*Arcadie* de Franche-Comté.

YVES NAVARRE, le vendredi 12 octobre, de 17 h à 19 h, signera ses œuvres et particulièrement son dernier roman venant de paraître : *Le Temps voulu*.

Samedi 13 octobre, à 15 h 30 : TABLE RONDE : HOMOPHILIE ET SOCIÉTÉ, animée par YVES LAMOU et ROBERT DUFFAUT, collaborateurs d'*Arcadie*.

*

BORDEAUX

Le jeudi 4 octobre 1979, à 20 h 30, dans les *Salons de l'Hôtel Continental*, 10, rue Montesquieu à Bordeaux :

YVES NAVARRE

sous les auspices d'*Arcadie en Aquitaine*, parlera de son œuvre et dialoguera avec l'assistance.

Il signera également ses œuvres, et plus particulièrement son dernier roman : *Le Temps voulu*.

*

LYON

Le dimanche 23 septembre, la Délégation d'*Arcadie-Rhône-Alpes* (Délégations de Lyon et de Grenoble et de St-Etienne) organise une grande réunion de réflexion et d'amitié sous la présidence d'André Baudry.

*

D'autres manifestations sont prévues dans les mois à venir en province : elles seront annoncées ici mensuellement.

LE PÈRE MARC ORAISON

En 1955, sollicité par moi pour donner une conférence en *Arcadie* l'abbé Oraison acceptait et donnait pour titre à sa causerie : SODOME DEVANT LA CROIX.

Le Cardinal Archevêque de Paris, mis au courant, interdisait à notre abbé de venir parmi nous.

Mais chacun sait — avec quel cœur, quelle générosité, quelle intelligence, le Père Oraison recevait les homophiles rue de la Trinité.

Innombrables, venant de partout, ils doivent, plusieurs d'entre eux, à ce prêtre audacieux et courageux — peu compris de la Hiérarchie — jusqu'à il y a peu — tout simplement : la vie. Il recevait souvent les homophiles les plus tourmentés, les plus malheureux, et en même temps ceux qui avaient une qualité d'âme qui les obligeaient à vouloir quelque chose de plus dans l'existence que le seul sexe ou la simple acceptation de son sort.

A tous — et j'ai été le confident durant ces vingt-six ans de trop de ces visiteurs de notre abbé pour ne pas pouvoir l'affirmer haut et clair — au moment où il vient de nous quitter — qu'il a été une présence attentive et cordiale, une aide indispensable et bénéfique. Il a permis à une multitude de vivre homophile. Certes, en *Arcadie* même, nous ne fûmes pas toujours d'accord sur certaines théories ou prises de position médicale de l'abbé Oraison, mais, aujourd'hui, doit demeurer de ce prêtre-médecin l'essentiel : son don de soi au service des autres, et plus particulièrement de ceux qui ne savaient pas vivre et selon la chair et selon l'esprit.

Le 28 avril dernier il m'écrivait sa tristesse de ne pouvoir participer à notre congrès alors qu'il commençait un traitement médical « par étapes ». Il ajoutait : « Je n'y peux rien et dois subir. »

Est-ce un signe ?

Ses obsèques au matin du 27 juin étaient présidées et célébrées par Son Excellence Mgr Pézeril, évêque auxiliaire du Cardinal - Archevêque de Paris. Il y a un peu plus d'un quart de siècle, son courageux ouvrage sur les problèmes de la sexualité était mis à l'index par la Congrégation du Saint-Office...

C'est dans cette étude que l'abbé Oraison proclamait qu'il trouvait souvent une qualité exceptionnelle de l'amour dans les couples homophiles.

Malgré le récent avertissement de la Congrégation pour la doctrine, un évêque donc conduisait l'âme du père Oraison vers sa patrie.

Le combattant lucide et intrépide, l'apôtre fervent et bon, le pasteur des cœurs et des corps, le persécuté et l'incompris, un de nos amis, trouvait là, je pense, la justification de son patient travail.

Que ceux et celles qui peuvent s'étonner de cet hommage — et je sais que certains peuvent connaître ce sentiment — sachent que si je salue ici, avec affection et déférence, la mémoire du Père Marc Oraison, c'est parce que — plus et mieux que d'autres qui pouvaient illustrer cette cause — il a su vaincre nombre de difficultés pour répondre à un besoin urgent de lumière et de compréhension. Dans le monde ecclésiastique. Dans le monde tout court.

Pour tous ceux des nôtres, Père Oraison, que vous avez sauvés, que Celui en qui vous avez cru vous donne sa paix.

ANDRÉ BAUDRY.

L'abbé Oraison ne pouvant donc participer à notre Congrès, avait remis ce texte à M. le Président de la table ronde : L'HOMOPHILIE SOUS LE REGARD DE LA FAMILLE.

C'est probablement le dernier message du Père Oraison sur le problème homophile.

En voici le texte intégral.

Une expérience clinique et pastorale de près de trente années m'a conduit à recevoir plusieurs milliers de sujets de tous les âges qui, de façons très diverses, étaient aux prises avec des tendances homosexuelles, exclusives, dominantes ou non. Je crois pouvoir dire — et je suis loin d'être le seul — qu'une explication organique, génétique ou hormonale, de ces situations est tout à fait exceptionnelle. Il

s'agit quasiment toujours d'une évolution psycho-affective qui s'est faite dans ce sens, dès la petite enfance, et qui a rendu impossible ou plus ou moins difficile l'accès à une relation satisfaisante dans la *différence sexuelle*. Il est clair que cette évolution tient profondément à ce qui s'est passé pour le sujet (et qui est toujours singulier) dans ses relations avec son entourage, parfois même dès avant sa naissance. À première vue, les parents sont donc en cause.

Mais c'est là qu'il faut ne pas tomber dans un simplisme qui serait, pour tous, dommageable. C'est toute la question de la « culpabilité » des parents dans la genèse de l'homosexualité. Cette idée de « culpabilité » me paraît tout à fait fausse, en tant qu'elle introduit une dimension *morale*. Il est choquant, sinon tout simplement ridicule, de penser que les parents, dans leur propre relation, entre eux et avec leurs enfants, aient *fait exprès* de se comporter de telle ou telle façon que l'un ou l'autre de leurs enfants évolue vers l'homosexualité. Je ne crois pas que cela puisse exister... Du moins, évidemment, au niveau de la vie consciente ; c'est-à-dire précisément de celle où l'on peut parler — et ceci exclusivement — de « culpabilité ».

Il me paraît depuis longtemps tout à fait clair, pour peu que l'on puisse élucider le cheminement inconscient de l'évolution sexuelle, qu'elle a été conditionnée dans ce sens par l'insertion du sujet en cause, dès le début, dans un réseau de relations à son entourage qui a présenté des difficultés ou des particularités inhabituelles. Cela est une affirmation tout à fait générale ; mais il serait indû, faux et même à mon sens dangereux, de dégager des schémas simplistes que l'on pourrait appeler « freudiens mal diférés ». On parle de « mère castratrice », ou « abusive », de « père déficient »... Il y a sans doute du vrai dans tout cela ; mais c'est théorique, et cela donne l'illusion d'avoir « compris les choses », c'est-à-dire de se trouver en dehors d'elles, dans une sorte de supériorité intellectuelle d'où l'on peut « juger » les personnes. Et c'est une attitude qui n'est ni scientifique ni chrétienne...

Le mieux est sans doute d'évoquer ici un cas, parmi des centaines d'autres, car il est à mon sens très révélateur. Une jeune femme se marie peu avant le début de la guerre de 39. Elle accouche d'un garçon pendant la guerre ; son mari vient en permission, voit son fils et leur joie est partagée. Mais il ne revient pas : tué au rembarquement de Dunkerque. La mère se réfugie alors, au moment de l'exode,

dans le sud-ouest, avec son enfant. Elle surmonte tant bien que mal la catastrophe. Mais quelques années après, le petit garçon fait une leucémie grave et meurt en quelques mois. L'effondrement est total. Sur le mode d'une véritable récupération névrotique, cette femme se remarie avec un homme sans doute respectable et bon, mais qu'elle n'aime pas. Il lui *faut* un autre enfant. Et de fait elle conçoit d'abord un fils, puis deux ans après une fille. Mais la relation était telle, dès avant la naissance, avec ce garçon « objet de compensation », et donc de possession personnelle, qu'il n'a jamais pu assumer sa sexualité personnelle dans son autonomie (alors que pour la fille, aucun problème grave ne s'est posé). A vingt-cinq ans, ce garçon — fort intelligent et désireux de « s'en sortir » — décide de faire une psychanalyse en règle. Il était très tourmenté par une homosexualité exclusive, de type essentiellement phantasmatique : il était en quelque sorte en quête perpétuelle d'un « phallus » qu'il pourrait « s'approprier », par une pulsion bien évidemment inconsciente et qu'il ne pouvait guère contrôler. Détail assez frappant : il n'avait *aucun souvenir personnel* avant l'âge de sept ou huit ans... Je ne sais si l'analyse, qui a duré plus de trois ans, lui a permis d'accéder à l'hétérosexualité ; mais en tout cas il s'est transformé quant à sa vie sociale et professionnelle qu'il a fort bien réussi, et cette fois en pleine autonomie.

Il est bien évident que toutes ses difficultés d'être s'enracinaient dans un début d'existence très névrosant, qui tenait avant tout au problème véritablement pathologique de la mère (dont il a longuement élucidé la situation). Mais aussi de ce couple mal parti, dans lequel le père, sans doute un peu faible et dépassé, n'avait pu vraiment jouer son rôle de présence masculine, qui aurait probablement permis à ce garçon de faire une identification positive.

Cela semble, d'un point de vue clinique, indiscutable. *Mais de qui était-ce la faute ?* Evidemment pas de cette pauvre femme — qui avait eu elle aussi une enfance assez difficile — ni de cet homme qui s'était engagé en toute bonne foi et en toute bonne volonté dans une situation relationnelle dont il ne pouvait certes pas « deviner » les implications sous-jacentes ; la mère elle-même était bien incapable d'en prendre conscience. Et l'on viendrait parler de « culpabilité » ?... Ce serait à mon sens à la fois scientifiquement faux et donc, en fait, *indécent*. Et je prends ce terme dans toute sa vigueur.

Cette histoire éclaire bien, me semble-t-il, la réalité de ce qui se passe, de fort diverses façons. Il arrive assez souvent que des parents se « sentent coupables » parce que tel ou tel de leurs enfants s'avère homosexuel. Et cela ne peut que compliquer les choses, tant pour eux que pour l'intéressé ou l'intéressée. Qu'ils déplorent le fait, cela peut se comprendre. Mais il ne faudrait pas qu'ils *se le reprochent*. C'est là un point souvent difficile, car bien des parents se rendent confusément compte qu'il s'est passé quelque chose dans l'histoire de la relation avec cet enfant qui a conditionné son évolution. Mais ce n'est pas *de leur faute* au sens moral de ce terme.

Il m'a paru souvent nécessaire de faire tout mon possible pour aider telle mère ou tel couple parental à se « déculpabiliser », dans ce sens. C'est une condition qui me paraît dès le début nécessaire, pour éviter des réactions de rejet, d'indignation, de remords... Car ces réactions ne sauraient en aucune manière aider le sujet homosexuel à assumer sa situation — souvent plus difficile que certains veulent bien le dire — et même éventuellement à la modifier par une psychothérapie (bien faite et respectueuse de la liberté du sujet) qui soit une démarche authentiquement personnelle.

Bien d'autres choses seraient à dire et à creuser, en ce domaine. Mais en quelques lignes il me paraissait nécessaire de signaler l'importance de cette « déculpabilisation » des parents qui, sauf de bien rares exceptions, ont cru en toute sincérité tout faire pour assurer à leurs enfants la meilleure « éducation » possible, sans pouvoir percevoir ou prévoir des difficultés de leur propre relation, dont ils sont eux-mêmes victimes et non « coupables ».

Il est vrai que cela pose la question, insoluble et très désarçonnante, de la souffrance dont *personne* n'est coupable... Mais tout le monde sera d'accord, je pense, pour constater que cette énorme question déborde largement le simple problème de l'homosexualité...

MARC ORAISON.

ADIEU A JEAN-LOUIS BORY

Mon fils, mon frère...

Jean-Louis mon fils, quand tu usais tes culottes sur les bancs du Collège Geoffroy-Saint-Hilaire, lorsqu'avec moi ton « maître » — moi si peu *magister* ! — tu lisais Rabelais, Montaigne, Balzac, auteurs « officiels », Diderot déjà plus suspect, Rimbaud, Proust, nettement sulfureux — puis, sous le voile (presque sous le manteau) d'une langue grecque sibylline aux profanes, le *Banquet* de Platon dont nous savourions les succulents dialogues,

... et quand, les jours trop chauds et trop beaux pour des murs de classe, toi, échappé à ma férule et à l'Administration, à sa barbe, tu me retrouvais incognito *extra muros* sous les ombrages de la Tour Guinette, où, après le festin socratique, nous dégustions quelque dinette d'abricots ou de fraises — ô imprudents tous deux, aussi gosses l'un que l'autre !

... ou quand ailleurs, quelque dimanche, très sagement cette fois avec l'aveu et sous la bénédiction de tes père et mère, quand tu roulais avec moi de concert, cyclistes fougueux, par les charmantes routes de Beauce autour de ton Méréville — pas trop sur le plateau, plutôt le long des vallées ombreuses et sinueuses de la Juine ou de la Chalouette,

... à moins que, changeant d'exercice, je t'apprisse à nager dans quelque piscine de campagne à ciel ouvert, me faisant maître-nageur amateur pour toi, après tant d'autres apprentissages passionnants et divers,

... toi, mon fils, avec moi ton grand frère, comme nous en avons découvert ensemble, de merveilleuses et graves et étonnantes choses sur les idées, sur le cœur humain, sur le vaste monde !

J'avais compris et senti tes inquiétudes et tes émois devant tes « tendances » déjà évidentes, et je t'avais conforté. « Tu n'es pas un monstre, te dis-je, tu es comme des milliers d'hommes et peut-être des millions. » A cette

ADIEU A J.-L. BORY

date, on n'avait aucune idée précise du nombre — pas question de statistique, pas de Rapport Kinsey, et il n'eût pas même été admis de parler de sexe — même « conforme » — dans la société de l'époque. Alors à quel point nous étions tous deux, toi et moi, des iconoclastes rejetant codes et dogmes, renversant les idoles, c'était inconcevable et presque fou. J'aurais dû être un docteur de la Loi et toi un bon catéchumène, nous étions ensemble secrètement hérétiques.

*

Et puis les rôles s'inversèrent, tu devins le Maître et moi le disciple, tu te révélas, d'un coup de... maître — justement — un écrivain célèbre, après quoi il ne me resta qu'à lorgner parmi les astres ton éblouissante trajectoire, météore aimé des dieux, familier du Parnasse, invité par Clio nommément, entre autres, tandis que je demeurais parmi le commun des mortels, y poursuivant modestement mon apostolat littéraire et moral parmi des générations successives d'élèves, tout au plus essayant dans l'ombre la flûte du vieux Pan. C'est toi qui enseignait à tous à penser, et désormais tu te faisais le porte-étendard de la *libre pensée* dans l'ordre de la sensibilité, le porte-parole des *droits de l'homme* en matière de mœurs et de cœur, un des sages de la jeunesse. Et tu proclamas à tous les échos de la presse et de la télé ce que nous nous étions confié ensemble jadis entre quatre oreilles et entre des abricots mûrs, que l'amour n'a plus à être régenté par des législateurs, pas plus civils que religieux ni relayés par une opinion mou-tonnière ; que, en fait de sentiments, de goûts, de sexualité particulièrement, la prétendue Morale n'est rien de plus que la « civilité puérile et honnête » de nos arrière-grand-mères, le baise-main, les gants beurre frais et le chapeau à la main pour saluer ; que spécialement l'amour entre hommes (et entre femmes aussi, bien sûr) est chose aussi normale et naturelle et honorable que toutes les autres amours admises et universelles.

Nous étions devenus frères, de pensée, d'affection. Chacun de tes lecteurs a dégusté ta *Moitié d'Orange*, ce livre où tu mets ton cœur à nu, mi-souvenirs d'enfance et de jeunesse, mi-Confessions, mi-profession de foi. Tu y parles de moi avec bonheur, parce que j'avais humé dès le printemps ton parfum d'oranger en fleur, longtemps avant que tu en cueilles les fruits. Je n'ai pas été moi-même ta « moi-

tié d'orange » à toi — c'eût été un inceste ! Mais en tout cas ce fut pour beaucoup leur livre de chevet, ton Testament, ton Évangile. On y apprend ton Art de vivre, ton Art d'aimer, ton Art de penser. C'est une *Somme*, mais point pédante ni pesante, un sommaire plutôt, une revue rapide et légère de tes racines et de tes idées, ta couronne de corolles.

Tu étais devenu orfèvre, maître-juré ès belles-lettres françaises, dans tes livres, dans tes articles, dans tes interventions parlées, vrais spectacles, vrais régals. Tes livres surtout resteront, depuis ton *Village à l'heure allemande* — expression qui a fait date — à tes *Zèbres*, hélas, interrompus en pleine course. Tu étais un merveilleux causeur, étincelant, charmeur, polémiste au besoin, acéré alors, et mordant, oui, croquant à belles dents les oppresseurs, les intolérants, les empêchements de danser en rond, les ennemis de l'amour au grand ciel, les éteigneurs du cœur. Ah comme tu as su nasarder un Diafoirus dogmatique, un psy de foire qui prétendait faire la leçon à la nature, et la resserrer entre ses règles aristotéliciennes, quel *Pied* de nez tu as su lui décocher à travers les étranges lucarnes !

Hélas, les Aliborons triomphent maintenant, et un nommé (comment ? *Matigrognon*, je crois) folliculaire et sycophante, a pu à son tour te décocher son coup de *pied* de l'âne, sachant qu'ils ne risquent plus rien, et que personne ne peut leur répondre. Ils peuvent te frapper, toi qui ne blessais personne, sinon par quelque ironie ou quelque gouaille.

Car tu es mort non sous leurs attaques, leurs haines ou leurs venins, mais de ta propre main, d'une mort volontaire. Tu étais un combattant d'une cause juste, incapable d'être jamais un vaincu. Et ce cœur qui battait en toi, tu t'en es frappé toi-même avec la même énergie, en pleine poitrine, non au terme d'une défaite ou du moindre échec, en pleine victoire au contraire, tes ennemis en débandade. Mais tu ne te serais permis aucune déchéance, aucune faiblesse, tu refusais d'être amoindri dans tes forces vives, tu as préféré partir en beauté.

Oui, hélas, tu es mort. Nul ne pourra plus jamais nous rapporter ta chaleur et ta vie, ton sourire, ton allégresse, ta pensée rayonnante. Jean-Louis mon fils, Jean-Louis mon frère, je ne sais pas jusqu'à quand je te survivrai, mais je te garderai dans ma fidélité, ma tendresse, ma dilection profonde pour revenir souvent sur mes pas de jadis, mes pas

de Guinette, mes pas de la Juine, mes pas de la rue Séguier, mes pas de la Calife, tous ces pas qui résonnent à jamais dans ma tête.

Et que beaucoup te lisent et te suivent, non pas nécessairement pour participer à tes goûts personnels, mais pour apprendre à ton exemple que la plénitude humaine consiste dans la liberté du cœur, dans l'épanouissement de l'amour.

ALAIN ROMÉE.

YVES NAVARRE

LE TEMPS VOULU

... Tout homophile voudra le lire...

Ed. Flammarion — 50 F

CLAUDE MAURIAC

LE BOUDHA S'EST MIS A TREMBLER

« Roman d'amour... »

Grasset — 156 p. — 40 F

JEAN-NOEL PANCRAZI

LA MÉMOIRE BRULÉE

« Les deux hommes se retrouveront-ils ? »

Ed. Le Seuil — 40 F

JEAN-LOUIS BORY

OU L'IMPOSSIBLE SURVIE

par ANDRÉ du DOGNON.

Chacun de nous est une petite planète qui ne montre que son côté brillant. Qui eût dit que Jean-Louis Bory fut plus près de Werther que du Paradis Latin ?

Dire qu'il n'était qu'un exhibitionniste, comme nous avons été tenté nous-même de le penser mais avec le sourire de l'amitié, c'est condamner tout individu qui s'est entièrement engagé dans une action que lui dictait son idéal. C'est renier tous ceux qui ont fait l'honneur de Dieu et des hommes. Dans chaque martyr il y a un comédien, un héros — une victime s'il échoue.

Si on n'avait pas vu les liens qui retenaient Prométhée sur son rocher, on l'aurait pris, lui aussi, pour un danseur qui aurait exécuté la dernière figure d'un ballet. On pourrait dire aussi que les clous de la Croix sont un gadget, le sang sur la dernière page de Montherlant de l'encre rouge et ce corps redevenu celui d'un enfant sur le lit de Méréville pour celui d'un routier de la publicité qui aurait mal calculé son coup puisqu'il avait choisi de mourir le même jour que celui où avait disparu John Wayne, celui où se jouait je ne sais plus quelle finale d'une Coupe internationale...

Ci-contre le texte de la dernière lettre que j'ai reçue de lui.

Si la chèvre de M. Seguin n'a lutté qu'une nuit contre le loup qui, au matin, l'étrangla et la mangea, Jean-Louis Bory a lutté mille et une nuits, de ces nuits d'insomnie que laisse le départ d'un être aimé avec le couteau de Phèdre sur la table. Après le masque, cher Jean-Louis, tu avais laissé tomber la plume. Ta main alors fut plus libre pour donner la mort à l'autre ou à toi-même.

Ceux qui se plaignent que les romans homosexuels se terminent souvent par le suicide, préfèrent-ils, comme souvent les romans couronnés par l'Académie française, qu'ils s'achèvent par un assassinat ?

Mon Emorency. 8/10/78-

Cher André,

Mon écriture en tremble encore. J'émerge à peine, et avec peine, de neuf ~~8~~ mois (le temps d'une grossesse nerveuse) d'une dépression qui me fut un enfer intime. Tous mes nerfs ont craqué. Les causes ? Un choc post-opératoire + une grippe victorienne + surmenage + « agression psychologique d'ordre affectif » (vocabulaire des psychiatres) En clair : j'ai voulu être Phèdre (interprétée par Marie Marquet) avec, pour Hippolyte, un comédien italien de vingt-cinq ^{ans} mon cadet. Je n'ai plus l'âge des passions ravageuses. Celle-là m'avagé.

Résultat : clinique, cure de sommeil ; lente ré-adaptation au « zébré quotidien » — au nôtre, que tu as si bien décrit dans « l'homme-orchestre »* et qui se confronte avec une difficulté d'être que nous ca-mouflons (tu le dis toi-même) sous la gâterie.

Ton billet m'a touché. Merci.
Je t'embrasse.

Jean-Louis Bory

* J'espère ne pas me tromper de lire ! Si oui, pardonne à un ami qui a brisé la débilite mentale.

Le suicide d'ailleurs n'est pas toujours une impressionnante démission. Il est quelquefois une vengeance : « Il pensera toujours à moi qui suis mort parce qu'il ne m'avait pas assez aimé... » Ce n'est pas un ange qu'il faut aux suicidables mais un gardien de vie, une preuve d'amour.

On a accusé Jean-Louis Bory d'être la dernière suffragette du Tiers Sexe. Certes il y a aujourd'hui une façon de porter son cœur avec dignité quand il ne bat que pour les garçons. André Baudry nous en a donné tous les jours l'exemple. Mais l'absence, mais la longue nuit pendant laquelle on guette le petit bruit de la clé dans la serrure, cette peine-là, réservée à tous ; aussi bien à nous qu'au plus grand nombre, qui la guérira jamais ? Pas même l'amour d'une mère ne retient le doigt sur la gâchette. Rien ne pourra faire que le cœur ne devienne en quelques instants aussi lourd que toute la peine du Monde.

Jean-Louis Bory qui avait des yeux d'enfant de chœur dans un visage de chanoine, lui, s'est tué désespéré de ne plus se retrouver lui-même.

Montherlant s'est donné la mort parce que privé de lumière, Jean-Louis Bory parce que privé de la lucidité qui lui était plus chère que la vie. Il tenait à sa raison, lui qui paraissait le plus fou d'entre nous.

Qui de nous ne s'est promis de mourir si la fatalité touchait à cette part secrète de soi après quoi toute survie est impossible ? Ah, il le camouflait bien, Jean-Louis, ce cœur conjugal ! Par des voltiges verbales, une pyrotechnie de 14 juillet. Ses travaux importants sur le monde balzacien et celui d'Eugène Sue auraient pu l'exorciser contre le fait divers, et le voilà tout à coup piégé, au fond d'une salle de spectacle, par un jeune Italien, comme un vieux renard qui se trouve pris à la patte... Il y aura toujours entre son esprit si vif d'autrefois et les choses, les livres, la vie, le voile opaque, l'obsession d'un visage et d'un corps. Le voilà sevré de tous les plaisirs, possesseur de la seule richesse qu'il puisse encore donner, sa vie, et cette fois sur une scène où l'on ne peut plus se relever. Que M. Matignon, du Figaro, reste seul sur un lit, avec un revolver chargé contre son cœur — s'il en a un — et il ne pourra plus jamais parler à propos de Jean-Louis d'exhibitionnisme.

Jean-Louis Bory fut un jongleur adroit puisqu'il n'a pas raté sa dernière balle.

ANDRÉ du DOGNON.

A Jean-LOUIS BORY

Ami,
ta promenade à dos de zèbre
finit ici sur cette terre
où ton cœur saignait immobile,
Bory,
au drapeau de toutes les révoltes,
sur ton épaule le courage
installé comme une fleur.
Ami,
nous étions des millions à croire en toi,
ton verre était le nôtre,
aujourd'hui nous buvons tes larmes,
en silence.
Malgré ton pistolet,
ton cri était trop pur,
ton sang est devenu le nôtre.
Bory,
le temps n'est plus le temps :
dans une toile sans cadre,
une armée, un régiment,
parés de mille douceurs
et en chantant
préparent ton arrivée.
Tant d'inconnus aux visages tendres
qui te tendent la main,
voilà qu'il se lève, Montherlant,
Gide te propose la clé de ses caves,
Mishima t'offre son sabre,
Rimbaud et Verlaine dansent,
Sapho te salue dans un long poème,
toi le frère, toi le copain.
Ami,
ta promenade à dos de zèbre
finit maintenant.
Bory,
que la fête commence !

M.N. GUIMARAES.

NOUVELLES DE FRANCE

de JEAN-PIERRE MAURICE.

L'AMOUR QUI OSE (enfin) DIRE SON NOM !

Je désire vous entretenir d'un événement auquel je n'ai pas assisté.

« Ah ! non, penseront certains (qui n'y ont pas assisté non plus), il ne va pas remettre ça avec le Congrès ! A quel titre ?... Sa chronique n'est-elle pas l'actualité ? »

Si, justement. L'actualité arcadienne, en 1979, c'est le Congrès et c'est à cette barre de référence, à ce critère, à cet étalon que se jugeront désormais les faits passés ou futurs... A quel titre ? Non point tant pour tresser des couronnes (méritées), ni pour faire du triomphalisme (inutile) mais ès qualités de chroniqueur et de vieux militant « arcadien moyen » et provincial. Me taire, faire comme si un événement d'une telle ampleur et d'une telle importance pour nous n'avait pas eu lieu serait indécent.

Mes obligations professionnelles ne m'ont, hélas ! permis d'être présent que le samedi après-midi. A temps pour entendre les motions de synthèse de tables rondes que l'on m'affirma plutôt carrées dans leurs propos, en tous cas vivantes et animées.

Et surtout le discours de clôture de notre créateur.

C'est beau, l'intellectualisme. C'est prestigieux, le Palais des Congrès. C'est grandiose de réunir sous les lambris parisiens des homophiles venus de tous les horizons hexagonaux, voire du monde entier... mais... mais... mais... (comme dirait Qui vous savez en branlant du chef)... du cérébral, rien que du cérébral. Où est le cœur, où est la chair, où est le sang, où sont les nerfs dans tout ça ? « Ces choses-là sont rudes... il faut, pour les comprendre, avoir fait des études »... d'autant plus rudes que tout sentiment en est banni comme une inavouable incongruité.

Sans doute fallait-il délibérément sacrifier au « *star-system* ». Il fallait que des savants en rupture de cabinets,

NOUVELLES DE FRANCE

des professeurs aux noms illustres, des avocats célèbres, des écrivains à la mode, des cabots et même un homme politique de mœurs irréprochables mais d'idées avancées vinssent cautionner, garantir, officialiser notre action pour que les mass medias s'en fissent le reflet et l'écho auprès d'une opinion publique aimant à être violentée. Mais, outre que cela passe parfois au-dessus de l'arcadien moyen et provincial que je suis, cela risque aussi de paraître, tous comptes faits, bien sec, bien aride, bien austère et quelque peu ennuyeux.

Alors, André Baudry vint.

Avec ses larmes, ses sanglots, ses trépignements, ses trémolos, ses invocations aux puissances des ténèbres et aux dieux d'Arcadie, ses visions prophétiques (tantôt Hélène pleurant sur les ruines de Troie, tantôt Cassandre, tantôt la petite Antigone — ou Pythie de Delphes dans sa robe blanche héraldique et propitiatoire respirant les vapeurs bleues qui excitent ses visions et se rejetant en arrière avec un long cri d'horreur, l'amère écume du laurier à la bouche...), ses tripes qu'il jette à travers la salle par micro interposé... toute l'intelligence du cœur... tout le bruit et la fureur de la VIE, de NOTRE VIE... le lyrisme, la conviction, l'habileté et — pourquoi ne pas le dire ? — le talent d'un honnête homme... Otototoï ! Otototoï !... « Et se frappant le cœur avec un cri sauvage, il pousse dans la nuit un si funèbre adieu »... que les Arcadiens, désertant pour un temps les musardises, soupirent et gémissent à qui mieux mieux, prennent conscience et se prennent en compte, bref, se reprennent en main. Oh ! ce n'est pas du cinéma. Dans ce dialogue en tête à tête où chaque Arcadien présent devient l'interlocuteur privilégié désigné par l'index jupitérien, ce n'est pas la mystique du Chef qui règle les accords, ni le syndrome du Père ou l'idolâtrie sécurisante comme l'imaginent certains. C'est... c'est la communion dans la ferveur.

Les deux parties en présence sont d'une sincérité absolue. Baudry, c'est le Pélican. Certes, il est aussi notre Patriarche vénéré (ce Jupin tonnante et vociférant mais aimant et que l'on sait juste et bon qui étonne tant de nos amis étrangers... qu'ils n'oublient pas que sans « le phénomène Baudry » *Arcadie* n'existerait pas depuis 25 ans !) bien plus que notre Chef au sens où l'entendent les mauvais esprits : tyran, dictateur, etc. A son écoute, l'interlo-

cuteur valable rentre en lui-même comme escargot en sa coquille. Il revit ses plus belles années quand tout était beau et pur, quand il jetait un regard confiant sur un monde neuf, quand la petite fée Espérance lui faisait signe, en robe verte. Alors, il retrouve une parcelle de ce paradis perdu. Il fait son *mea-culpa*. Il prend de bonnes résolutions. Il se réconcilie avec lui-même. Il communie dans la tendresse et dans la fraternité universelle et il se retire apaisé.

C'est ça, le miracle Baudry. C'est tout simple.

Mais pourquoi essayer d'expliquer, d'analyser, de disséquer ? Et surtout à quoi bon ?

Peut-être est-il nécessaire de connaître « ce diable d'homme » depuis cinq ou dix ans et de le haïr comme on hait, paraît-il, son psychanalyste-accoucheur d'âmes avant de l'aimer ? Peut-être faut-il être Français pour ressentir cela comme il faut être Persan pour suivre sans réserve ni restriction mentale l'ayatollah du destin ?

Je ne sais et qu'importe, d'ailleurs ?

Viens, Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur.

JE VOUS AIME.

Il y a longtemps, Jean Giono me dit un jour : « Les grands moments viennent du cœur. C'est en parlant sans cesse du cœur qu'Hitler a galvanisé les foules et que Dostoïewsky a écrit ses plus beaux livres... » Et Vauvenargues : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Donc André Baudry, à cet inoubliable banquet qui réunit 600 convives et une fraction de l'intelligentsia parisienne en plein ciel d'orage, au-dessus du bois de Boulogne, André Baudry nous parla du cœur, de tout son cœur, avec son cœur... Avec ce cœur innombrable, nous fûmes vraiment cœur à cœur.

Certes, Caillavet, ce fut important. Date historique pour nous. Pour la première fois, un homme politique influent et hétérosexuel avait le courage de venir à nous et de nous tendre les bras ! Cela compte. Peyrefitte, ce fut léger, subtil, bien en style, avec la pointe de moquerie sceptique et de méchanceté vacharde qui agace la dent. Le sénateur Brongersma nous apporta l'encourageant exemple d'un pays libre, heureux, égalitaire, permissif et supra-national dont l'esprit de tolérance séculaire et le libéralisme avancé permettent à ses citoyens de jeter leur gourme par-dessus

les moulins sans provoquer de scandale, où les couples homos sont admis comme les autres (même s'ils n'ont pas encore droit au tarif réduit dans les transports en commun)... Baudry, ce fut émouvant. Il nous parla du cœur probablement parce que le conclave en avait été jusqu'alors quelque peu frustré. « Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie »... et tant mieux si l'on me traite de romantique attardé et de godillot, la tendresse et la fidélité étant ce qui manque le plus à notre époque !

Thyde Monnier, que j'ai aussi beaucoup connue à l'âge tendre, prétendit une fois que l'amour physique n'avait, pour elle, qu'une importance toute relative et très limitée. Devant ma stupéfaction, car je la savais chaude lapine et grande croqueuse de chair fraîche, elle me convia à la petite expérience suivante :

— Ferme les yeux. Bon. Bois une gorgée de ce que tu as dans ce verre. Savoure. Avale.

Bien. A présent, sans ouvrir les yeux, décris-moi ce que tu viens de boire.

Je me lançais dans une description gustative du « Martini »... Elle m'interrompit.

— Et le verre ?

— Quoi, le verre ?

— Comment était le verre ? Décris-le moi !

— Je... je n'en sais rien.

— Pardi. Personne ne fait attention au verre. Pour moi, le contenu, c'est l'amour sexuel.

Un moment très agréable. Le contenant, c'est le facteur, le plombier, celui qui arrive au bon moment... Est-ce si important ?

Sans être aussi — comment dire ? — « homogyne » que Thydou, je vous confesse, cousins, que, comme Baudry et comme beaucoup d'autres, je commence à me sentir excédé par l'importance exagérée, démesurée, exagérément et démesurément ridicule accordée par notre époque (qui, depuis feu Sigmund, s' imagine avoir tout découvert) à la sexualité, aussi bien par les hétéros que par les homos d'ailleurs. Certes, j'entends bien. Il fallait lutter contre les excès du XIX^e victorien, les évanescences de pucelle à la vue des queues de piano et des cuisses de poulet... Mais, à présent, assez ! Assez d'états d'âme au-dessous du nombril, de pots de chambre intéressés, de complexes coupés en dix-huit poils du cul et de perversions intimes assom-

mantes à entendre ! Assez d'onanisme mental, de fresques satyri-conesques, de jouissances honteuses dans l'obscurité des salles closes, de coûteuses prothèses en plastique ou en fibre de banane et de soirées vides dans les « boîtes » creuses ! Vivez, nom de Dieu, bandez et jouissez, faites la guerre et l'amour au lieu de parler, parler, parler, de le lire, de l'écrire, de le voir et de l'exhiber sans oser le faire ! Sans oublier la tendresse, bordel !

Sans essayer de nous prouver que le moindre de vos frissons charnels a une importance cosmique ni que la terre s'arrêtera de tourner quand vous connaîtrez enfin l'orgasme.

Dans ce contexte, il fallait un sacré culot pour oser faire une déclaration d'amour à 600 personnes en goguette. Devant la presse, les photographes, les « officiels », bref, l'opinion publique et le tout-Paris, a éclaté cette petite phrase honteuse, scandaleuse, incongrue, impudique, révoltante, révolutionnaire et sublimement ridicule : JE VOUS AIME. Sans qu'un énorme éclat de rire lui réponde.

La dernière fois que quelqu'un a ainsi osé déclarer son amour au monde, ça lui a très mal réussi. On l'a aussitôt persécuté, humilié, flagellé, couronné d'épines et, pour finir, cloué sur une croix.

Il est vrai que l'étonnement a été tel que son souvenir demeure encore vivace après 2 000 ans et si les hommes mettent rarement en pratique son enseignement, du moins ne l'ont-ils pas oublié.

Eli, Eli, Lama Sabactani ! (1).

AMITIÉS PARTICULIÈRES.

J'étais lourd de ces pensers et troublé par la tendre nostalgie qui accompagne les grandes retrouvailles et les bains de foule où l'on a la sensation exaltante de vivre au cœur de l'événement (sans oublier cette longe de veau du vieux presbytère qui se battait, au fond de mon estomac, avec le Touraine blanc de blanc) quand des amis, rentrant dans notre lointaine province, me proposèrent une place dans leur auto.

J'acceptai l'offre d'autant plus volontiers qu'un heureux hasard me fit voyager encadré par deux adolescents beaux comme des anges non déchus. Un blond et un brun.

(1) André Baudry s'étant fait lui-même ne demande rien à personne. C'est, en quelque sorte, le serpent qui se mord la queue.

Ah ! cousins... l'Adolescence ! Ah ! Jeunesse ! N'est-ce pas la tentation suprême ? Cette lisière imprécise entre l'enfance perdue et la virilité grave, ce bourgeon qui éclate pour devenir fleur, cette mue où l'on hésite entre la Terre Promise et la descente aux Enfers, cette chair lisse comme un fruit sain, point encore salie par duvets et boutons, la cupidité et les passions déshonorantes des grands, ce charmant et tardif printemps qui s'attédie pour faire éclore une dernière rose, ces gestes spontanés, cette touchante confiance du cadet envers l'ainé, du disciple envers le maître... « O Roméo, Roméo ! pourquoi es-tu donc Roméo ? »

Si le Sort avait voulu me réserver une illustration vivante des paroles baudryssimes, il ne s'y serait pas pris autrement. Entendons-nous bien : pas question de chanter ici le los de l'amour platonique qui, bien que momentanément décrié, constitue néanmoins la Voie Royale vers laquelle tendent seulement quelques âmes hors du commun. Mais la ferveur, Nathanaël ! Mais la tendresse. Mais l'amitié amoureuse qui abolit âges, sexes et races. *L'homophilie*, enfin...

Plaisirs et angoisses de la puberté.

J'aime aimer. J'aime désirer. Gide prétendait que « le meilleur moment est celui où l'on monte l'escalier ». L'assouvissement est peu de chose à côté de ces instants célestes, inoubliables, que les Italiens traduisent mille fois mieux que nous dans leur langage coloré : *ti voglio bene* — je te veux du bien !

« Le cœur n'a pas de rides », comme disait la Sévigné. Je te voulais du bien, Rémy, petit Poucet crédule aux poches bourrées d'adresses parisiennes, mon ami que je ne verrai jamais plus, ô bel inconnu (2) lillial à force de beauté tranquille et de pureté candide que j'eusse aimé suivre au bout du monde. Ce bout du monde ne fut que de 500 km mais ton souvenir en moi luit comme un ostensor. Je vivais un opéra fabuleux. Comme c'est court, un voyage de 500 km à la recherche du temps retrouvé, à travers le ciel pommelée d'Ile-de-France, les paysages à la Constable aux frémississements clairs et aux lumières changeantes où les giboulées de mars alternaient avec les sourires d'avril. J'aurais voulu soutenir votre tête ployée de lys et lire en vos yeux de

(2) Comme beaucoup d'homos, j'ai toujours aimé suivre les inconnus. Chaque fois, je me demande : sera-ce le dernier ?

gentiane mauve pour y découvrir tout l'éphémère bonheur de ce monde : « *Deux étions et n'avions qu'un cœur* » (3)...

Au lieu de cela, vilain Papinou, Papinou incestueux, vous réchauffiez de vos vieux os ses mains malades et grignotiez de baisers volés sa nuque de père de Koutais... Mais je n'étais pas jaloux. En pensée, je te murmurais des vers :

*Tu dors dans les forêts de l'Île-de-France
ne pouvant quitter leur vert pur végétal.
Et si la lumière un jour fait faille
en essuyant tes yeux défaille
l'étincelle minérale de ta beauté.*

Ta présence suffisait. Installé dans ta chaleur. Sous ton aura. Tu étais le fils, le frère, la sœur, mon regret et ma douceur, ma flamme, ma blessure et mon espérance. Celui que j'attendais depuis toujours, que j'eusse tant aimé bercer, caresser, baisoter, et laisser couler sa jeune beauté grain à grain. Tu étais mon désir, ma violence, ma vie, mon cœur, mon âme, mon soleil de mai, ma nuit d'Espagne. Je t'aimais. J'aimais ta jeunesse à l'instant volage.

Nous sommes loin des amours de pissotière, n'est-ce pas ?

Hétérosexuels qui me lirez peut-être... c'est aussi cela, l'homophilie ! Ne vous désolerez donc pas tant d'avoir un fils, un parent ou un ami « qui en est une » !

*Car l'homme ne vit pas seulement de pain.
Ni de sexe. Ni d'essence.
Mais par tous ses sens.*

DEUX ENFANTS QUI S'AIMENT.

Sans changer de registre, continuons à la pédale douce.

Voici quelques fraîches histoires d'amour qui vont désaltérer les éphébophiles. Ça va pleurer dans les chaumières arcadiennes mais il y avait si longtemps que j'attendais l'instant favorable pour vous les narrer. Je bondis sur l'occasion.

J'AI UNE LIAISON HOMOSEXUELLE titre crânement M.D.B.H., seize ans, dans « Le Courrier des lecteurs » de l'hebdo *Dimanche*. Et il s'explique avec la belle santé — ou la saine inconscience — des esprits en repos : « Je suis dirigeant dans un mouvement de jeunesse catholique et j'ai toujours

été emballé par cet idéal. Pendant les vacances, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme de vingt-deux ans, lui aussi dirigeant comme moi. Nous nous sommes liés d'amitié et nous sommes passés aux actions homosexuelles. Nous continuons à nous voir aux week-ends et à avoir nos rapports sexuels. »

Voilà qui est sans fards. Alors, pourquoi éprouve-t-il le besoin « d'éclairer sa conscience » ? D'autant plus qu'en même temps il fournit des arguments pour étayer son plaidoyer *pro domo*.

« L'amitié homosexuelle est-elle plus mauvaise que des liaisons garçon-fille changeant de partenaire et pratiquant l'amour libre ? Si j'étais une fille plutôt qu'un garçon, ma liaison avec ce jeune homme ne se remarquerait pas, même si je l'affichais sans pudeur comme le font beaucoup de filles. Les garçons qui ont des rapports homosexuels s'en cachent par peur des railleries d'autres garçons qui sont jaloux de ne pas le faire. »

Hé, hé, les arguments avancés par ce mysogyne en herbe ne sont pas sots. Voyons voir comment le confesseur de service va tirer son goupillon du jeu :

« Un premier trait pour éclairer votre conscience, ce serait de reconnaître... que votre conduite n'est pas acceptable.

« Un deuxième serait de laisser tomber les piteuses justifications que vous avancez : On ne justifie pas une déviation en alléguant qu'il y en a d'autres. Vous avez un idéal. Il ne faut donc pas apprécier votre conduite en la comparant à d'autres vices (*sic*) mais en la référant à votre idéal et même simplement à une conduite correcte — Vous n'êtes pas une fille mais un garçon, vous faussez votre personnalité (*mais laquelle ? Le sens inversé est tout aussi vrai !*) en vous laissant efféminer. — Les railleries dont vous parlez, vous n'avez pas le droit de les attribuer au regret... Leur réaction n'est peut-être pas très charitable mais c'est la réaction spontanée de gens normaux (*moi, j'aurais plutôt dit d'imbéciles*) devant une conduite qu'ils jugent anormale. »

Rompez ! Mais c'est surtout le 3^e trait qui est acéré :

« Troisièmement et principalement, il est grand temps que vous réfléchissiez à ce que l'amour est et doit être, y compris dans sa dimension physique : un garçon et une fille qui s'entendent profondément pour affronter la vie

(3) François Villon : *Le Grand Testament*.

ensemble devant Dieu et devant les hommes avec quelque chose de tendrement dévoué de la part du garçon et la volonté de donner ensemble la vie à des enfants qu'on fera grandir du mieux que l'on pourra. C'est quelque chose de profondément et durablement généreux. Votre conduite actuelle est juste à l'opposé. Vous vous laissez traiter comme si vous étiez une fille, dans une relation absolument stérile (c'est moi que je souligne...). »

Ça me fait mal aux seins de lire ces phrases toutes faites à l'intention d'un jeune homophile. De quoi le dégoûter des femmes et des curés pour le restant de ses jours ! A quand des causeries arcadiennes dans les séminaires ?

En somme, c'est toujours la même vieille antienne du figuier stérile.

« Faites des enfants à la France et des petits chrétiens pour perpétuer l'espèce, papa Debré sera content. »

Au fait, vous savez que le chômage des pays riches et la famine du tiers et du quart mondes s'étendent ? Que nous dépasserons sans doute les sept milliards d'ici l'an 2000 (à moins que d'ici là, bien sûr...) ? Que les Japonais en sont à la culture sans sol et vont nous faire bouffer du plancton ? Que...

— Veux pas l'savoir. Croissez et multipliez !

DEUX PIGEONS...

... et des parents (trop) sévères. Paul, seize ans, se confie dans *Le Pèlerin*, n° 5004 : « J'ai fait la connaissance d'un garçon, Sébastien, qui est devenu mon meilleur ami. Un ami comme je n'en avais jamais eu. Et, croyez-moi, c'est utile, à certains moments, d'avoir quelqu'un de son âge à qui parler et qui sait vous aider. Mais voilà, mes parents s'opposent à cette amitié car ils se font des idées totalement fausses à propos de ce garçon. Ils croient que nous faisons des bêtises ensemble (c'est joliment dit) alors que nous passons une grande partie de notre temps à faire du sport, à discuter de livres, de problèmes de l'adolescence ou de religion. Comment leur faire comprendre ? Je n'aboutis à rien. Leur vieille expérience est mieux que la mienne. Sébastien m'invite souvent chez lui les week-ends et mes parents n'ont accepté que j'y aille qu'une seule fois. Ils n'ont voulu l'inviter qu'une seule fois et c'était très pénible pour moi car ils le regardaient de travers. »

Paul est-il tout à fait franc ? Ne nous cache-t-il rien qui justifierait la rigueur excessive de ces parents trop possessifs ? Aucun moyen de le vérifier, bien sûr. Sinon, ils risquent de donner à leur garçon trop naïf de « mauvaises pensées ». S'il s'agit bien d'une amitié particulière (même si les deux amis n'osent pas se l'avouer), ils se rendront odieux en luttant ainsi. Qu'ils ne s'étonnent pas si, un jour, Paul leur tire sa révérence pour aller « vivre sa vie » !

Irène Bonamy comprend bien le problème (« Il est vrai que l'amitié est une chose précieuse, riche, indispensable à l'âge qui est le vôtre et vos parents ont sans doute oublié un peu cette période de leur vie et les sentiments qui les animaient alors ») mais quand elle conseille à Paul « de faire lire à sa mère des livres, des articles qui traitent de l'adolescence, des besoins et des problèmes de cet âge », c'est tout de même le monde à l'envers.

L'Honorable Correspondant de Vanves qui m'a envoyé la coupure, me dit, dans sa lettre d'accompagnement : « Je trouve bien sympathique cette amitié de Paul pour Sébastien (moi aussi). Cette histoire vraie mériterait de devenir le sujet d'un film destiné à l'information des parents. Je pense également que ces deux garçons, s'ils ignorent encore les pulsions qui les rapprochent si fort, ne vont pas tarder à les découvrir, les parents de Paul ayant, contrairement à leur intention, accéléré le processus qu'ils redoutaient par leur maladroite intervention. Cela pourrait devenir une belle histoire d'amour ou un terrible drame. »

Je suis, bien entendu, pour la happy end. Ils ne se marièrent pas, vécurent ensemble et n'eurent pas d'enfant.

N'est-ce pas dans La Ville dont le Prince est un Enfant qu'il est dit : « Sache-le si tu voulais l'ignorer encore : notre Amitié s'appelle l'Amour ? »

PAPA-COPAIN.

« Mon mari et moi avons découvert que François (19 ans) pratiquait l'homosexualité, écrit, sans s'émouvoir outre mesure, Annie dans « Psychologie-Cœur, rubrique de Femmes d'Aujourd'hui. Il avoue, en effet, avoir couramment des relations avec des garçons de son âge, voire plus jeunes, qu'il rencontre dans certains cercles qu'il fréquente. Quand j'ai su cela, j'en ai longtemps discuté avec mon mari afin de voir les mesures à prendre. Mon mari prétend que cela passera. Il dit que l'homosexualité était chose normale dans l'Antiquité et qu'elle n'empêchait pas les jeunes gens

de se marier et d'avoir des enfants. Aussi bien n'avons-nous pas pris de « mesures » et François a-t-il continué à vivre « sa » vie. Tout le monde est au courant dans la famille et cela ne pose aucun problème. Mon fils nous a présenté des amis dont je n'ai d'ailleurs pas à me plaindre. »

Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes modernes si...

« Par contre, celui dont j'ai à me plaindre, c'est mon mari. Il n'a, en effet, jamais été très chaud en amour mais, depuis quelque temps, il passe le plus clair de son temps avec François et, certains soirs, il ne m'adresse même pas la parole. Il est évident que notre fils l'intéresse beaucoup plus que moi... Comment le ramener à moi ? »

Un restant de naïveté m'a fait lire cette « chute » imprévue avec des yeux ronds. Un fils qui supplante sa mère dans le cœur de son père, ça ne se voit tout de même pas tous les jours. Heureusement, d'ailleurs.

Claude Ullin répond longuement à l'infortunée Annie. Il approuve sans réserve « l'esprit de tolérance » de toute la famille. Nous aussi, bien sûr. Que faire d'autre avec un fils (majeur) de dix-neuf ans ? Quant à la « difficulté conjugale », il trouve le récit d'Annie pas assez précis et lui pose deux questions : « Accusez-vous votre mari de soutenir François, de le comprendre et de l'utiliser pour se détacher de vous ou bien l'accusez-vous de se « vivre » semblable à ce fils dont il a découvert la tendance homosexuelle ? »

Ce peut être, effectivement, un besoin d'identification. Ce peut être aussi... l'amour. La belle amour. Amour partagé ? Oh ! dites, cousins, vous êtes trop curieux. Et moi aussi.

« Il ne faut pas faire de prophéties, surtout quand elles concernent l'avenir », dit un proverbe chinois. Contentons-nous donc de souhaiter, à François et à son papa, de même d'ailleurs qu'à Paul et Sébastien, à MDBH et son copain, à Rémy et ses admirateurs « l'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ». Non pas celui, trop littéraire, de *Maesta et erabunda* dont les courses, les chansons, les baisers, les bouquets sont « plus lointains que l'Inde ou que la Chine ». Ni celui, plein de refoulement et d'amertume, de l'infortuné Père de Trennes ou du malheureux Abbé de Prads. Mais celui de Georges et d'Alexandre, d'André Sevrans et de Serge Souplier, de Dargellos, de Paul et d'Elisabeth. Celui qui est en nous ou tout près de nous, juste derrière la colline, quelquefois même... au Château d'Eau.

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

« CÉLIBAT ET HOMOPHILIE »

par PIERRE FONTANIÉ.

Le vendredi 14 mai 1976, à 21 h 30, l'émission APOSTROPHES de Bernard Pivot avait pour thème : « Les célibataires, pourrisseurs ou victimes ? »

Pourrisseur ? Le célibataire devait l'être, sans doute, dans l'esprit d'une idéologie de la famille, pour laquelle il représente le non-conformiste, l'égoïste, le jouisseur cynique, peut-être même le « propagateur des maladies vénériennes » (comme si ces maladies n'étaient pas des maladies *comme les autres*, alors que leur dépistage précoce est le plus sûr moyen de leur guérison et de leur bénignité !).

Victime ? Il l'était encore assurément dans une société où mariage et vie sexuelle se confondent, les adolescents étant condamnés au célibat, donc à la chasteté (? !), pendant que les adultes sont moqués et vilipendés, à tout le moins suspectés.

Pourtant, il n'est pas venu à l'esprit de l'animateur de cette émission que le CÉLIBAT pouvait constituer une troisième voie POSITIVE entre la solitude exaspérée (qui est difficilement praticable) et le mariage où, parfois, n'être pas seul, à certains moments, est un fardeau plus redoutable que l'isolement.

Cela est d'autant plus étonnant que Bernard Pivot est un homme d'un rare talent (malgré une petite tendance à la vulgarité), que son émission est une des plus « libres », voire des plus intéressantes d'ANTENNE 2. Avoir le plaisir de fréquenter une assemblée d'hommes illustres et compétents, d'opinions diverses (en dépit du lien de l'écriture, qui leur sert de « fil d'Ariane »), c'est bien là, en effet, une grâce que nous devons, à la fois, au petit écran et à M. Bernard Pivot.

Malheureusement, l'état de « célibataire » se définit lui-même comme l'état d'une personne en âge d'être mariée et

qui ne l'est pas, ne l'a jamais été (voir le Petit Robert au mot « célibat », du latin « coelibatus »). Le mariage marque l'homme ou la femme d'un caractère indélébile, un peu comme le baptême. Etant en rupture de mariage, on ne redevient pas célibataire : on est pour l'état civil UN DIVORCÉ.

N'est-ce pas une sorte de paradoxe étrange que le célibataire soit mesuré, à toute force, à l'aune du mariage ? Paradoxe que l'on retrouve avec le mot « athéisme », qui fait référence à Dieu, pour des gens qui n'y croient pas ? Ce qui est un comble ! Célibataires et athées sont ainsi contraints à la défensive. DIEU et le MARIAGE règnent sans partage dans l'univers des consciences. « La famille est l'un des fondements de notre vie sociale » et « les Français y sont profondément attachés » (lettre rectificative du gouvernement, programme n° 14).

Certes, le mariage se porte bien, n'en déplaise à ces manifestants parisiens homosexuels qui entouraient, rue Oberkampf, une voiture de mariés, scandant sur l'air des lampions : « La famille, c'est foutu » (*Le Monde* du 28 juin 1977).

Le rapport Simon notait, il y a quelques années, que 97 % des couples français étaient unis par les liens traditionnels et légaux. Il y a, ne l'oublions pas, près de 400 000 mariages en France par an (365 000 en 1977). Hervé Bazin constate dans son livre *Ce que je crois* (Editions Grasset) : « en pleine crise du couple et de la famille, les neuf-dixièmes des gens continuent à en vivre et un tel consentement signifie quelque chose ».

La famille demeure donc une « valeur refuge » et une enquête de l'Institut d'Etudes Démographiques le confirme (*Le Monde* du 18 janvier 1977) : « Beaucoup de choses changent, mais la famille restera toujours ce qu'elle est. » Ce point de vue est partagé à la fois par les enfants (61 %) et par les parents (63 %). Peut-être ne faut-il pas se hâter de prophétiser la dislocation de la famille avec Alvin Toffler. En effet, si parents et enfants ne vivent plus sous le même toit, jamais leur désir d'être ensemble n'a été aussi vif. Près de 3 jeunes foyers sur 4 résident à moins de 20 km des parents ou des beaux-parents. Seul un ménage sur dix habite à plus de 100 km de sa famille. Des sondages récents prouvent le goût des jeunes Français pour le mariage : sondage SOFRÈS NOUVEL OBSERVATEUR (pour 82 % de Français âgés de 13 à 17 ans, le mariage s'inscrit dans les pers-

pectives d'avenir — *Nouvel Observateur*, 16 octobre 1978), enquête du guide de l'Étudiant 78 (63,4 % des lycéens interrogés déclarent qu'ils se marieront pour la vie, 25 % estiment eux aussi qu'ils se marieront, mais que « la durée du mariage est trop longue », 10,7 % souhaitent rester célibataires toute leur vie — voir *Le Monde de l'Éducation*, octobre 1978).

Aux États-Unis, également, le mariage ne se porte pas mal. Ne dit-on pas que M. Jerry Brown, gouverneur de Californie, n'aurait jamais pu être choisi par la convention démocrate comme candidat à la présidence PARCE QU'IL EST CÉLIBATAIRE ? Or, l'épouse d'un homme politique américain est un élément important de son image de marque... et même de sa carrière. Pour rester sur ce chapitre de la politique, « on n'imagine pas que la France puisse élire aujourd'hui un président célibataire » (P. Viansson-Ponté, *Le Monde* du 9 octobre 1977). Par contre le célibat notoire de M. Heath ne l'a pas empêché de devenir le premier ministre de Sa Gracieuse Majesté (après les élections de juin 1970, jusqu'en mars 1974).

Alors, évidemment, le célibataire n'a pas bonne presse. « Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie » disait Valéry... « *Le célibataire n'est pas seulement un être stérile, mais il est aussi un mauvais exemple* » (sauf, naturellement, quand le célibat a pour garant la foi religieuse, dans le « mystère » de la vocation du prêtre catholique).

A cette « profonde » sentence du docteur Tardieu, d'imbécile mémoire, répondent les voix conjuguées, en un duo de Molière, des docteurs Garnier et Bertillon, comme l'écho moribond de ce XIX^e siècle, si proche et déjà si loin... (le réquisitoire CONTRE LE CÉLIBAT se poursuit et s'AMPLIFIE, depuis la pièce de Collin d'Harleville, au XVIII^e siècle : « le vieux célibataire ») : « *Une goutte de sperme dilapidée est égal à un verre de sang* » (pauvre célibataire supposé être vampire de soi-même, tandis que la NATURE elle-même est prodigue en CASPILLAGES de toutes sortes !). « *Le célibataire coûte deux fois plus cher à la société...* »

Et cependant, il paie davantage d'impôts et de taxes : « location ou achat d'appartements, compteurs à gaz et électriques, postes téléphoniques pour une seule personne ». Jean Wetz écrit judicieusement dans *Le Monde* du 29-30 mai 1977 : « avec l'aspirateur qui nous est nécessaire, le fer à repasser, la cuisinière, la voiture, la télévision et la radio, nous donnons autant de travail aux ouvriers que si

nous étions deux. Et aux blanchisseries ou aux employés de maison BIEN DAVANTAGE, car si nous étions mariés NOTRE FEMME... TRAVAILLERAIT POUR NOUS, comme il se doit ». Veut-on que nous en arrivions à la situation des Etats-Unis où les journaux californiens sont pleins de petites annonces du style de celle-ci : « Homosexuel cherche femme pour mariage blanc en vue DIMINUTION et PARTAGE DES IMPOTS ?... » En U.R.S.S. « pour avoir un appartement de l'Etat, il faut être marié » (*Revue Trois millions*, N° 1, p. 30).

Car le célibataire ne bénéficie pas non plus de toutes les facilités consenties au couple pour obtenir un prêt, un crédit, une assurance, sans parler de tout un tas de problèmes annexes : difficultés pour hériter d'un célibataire, impossibilité d'adopter un enfant, etc., etc.

On a même pu croire un moment que le célibataire serait le seul à remplir ses obligations militaires, puisqu'il a été question de dispenser du service tous les jeunes gens qui sont pères de famille avant leur vingt-deuxième anniversaire, ce qui était proprement SCANDALEUX, au nom de la nécessaire égalité des citoyens devant la loi. Si la famille est la « cellule de base de la société », c'est sans doute ELLE que les célibataires auraient été défendre à l'armée ! Heureusement, les députés ont refusé que les jeunes pères de famille soient dispensés automatiquement du service national. Au scrutin public, l'Assemblée a supprimé par 241 voix contre 212 l'article 17 qui instituait cette dispense automatique (*Le Monde* du 21 mai 1976). Dans un point de vue paru dans ce même quotidien, le 14 décembre 1978, M. Michel Debré, ancien premier ministre, député R.P.R., réclame « un statut privilégié » pour les parents de plus de trois enfants (il propose d'augmenter « dans toute élection le rôle des pères et surtout des mères de famille »).

Bref, à en croire ses détracteurs, le célibataire se prive du « mariage qui rend la mort si douce »... Mais la vie à deux rend-elle la vie plus agréable ? C'est une autre question à laquelle répondait déjà Xénophon par une deuxième question ironique : « Existe-t-il des gens avec qui tu t'entretiens moins qu'avec ta femme ?... Il y en a très peu. » Quant à Jean-Louis Bory, il murmure, avec non moins de malice : « Le mariage, ça ressemble à un lundi matin... c'était beau la veille. »

Oui, décidément, les célibataires n'ont pas bonne presse ! Et Clio, Muse de l'Histoire, est là pour nous le rappeler en tournant les pages de son gros livre poussiéreux, avec l'ai-

mable concours de Jean Borie, l'auteur du *Célibataire français* aux Editions Le Sagittaire... le concours de Jean Borie et de quelques autres !

— Les femmes à Lacédémone fessaient rituellement un célibataire, une fois l'an !

— La Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen a pour centre et mobile L'INDIVIDU, mais l'individu n'est rien s'il est célibataire : C'EST LE MARI ET LE PÈRE QUI SONT TOUT.

— Un article d'un projet de Constitution de l'époque Révolutionnaire prévoyait que tous les députés devaient être « mariés ou veufs ». (A la demande de Cambacérès les mots « s'il n'est pas marié ou veuf » furent rayés) (Marc Daniel, *Arcadie*, n° 95, p. 560-561).

— Le « Bourgeois », tel qu'il est vécu par la France du dix-neuvième siècle, c'est l'homme au sein de la famille, « l'homme entouré de son établissement ».

— « Les patrons refusent l'embauche des ouvriers célibataires » (Philippe Meyer, *L'enfant et la raison d'état*, Edition du Seuil, 1977, p. 20).

— Le Dr Tardieu (toujours lui !), célèbre médecin légiste, publie, sous un pseudonyme, en 1872, un opuscule vindicatif où il cloue au pilori le célibataire, comme étant « une cause incessante de désordre, de malheur et de dépravation ». Il propose même qu'on le surcharge d'impôts et de taxes.

— En 1875, au moment de la discussion du texte « constitutionnel » de la troisième République, on se demande LE PLUS SÉRIEUSEMENT DU MONDE, s'il faut — ou non — laisser au célibataire le droit de vote.

— Pierre Larousse — homme de gauche et républicain farouche — « fait dans son Grand Dictionnaire à l'article célibataire et masturbation des digressions dignes du musée Dupuytren ».

— Paul Bonnetain dans *Charlot s'amuse* (Henri Kistemaker, 1883) fait un portrait du célibataire « croupissant dans la masturbation et l'onanisme qui le conduisent à la déchéance ». De fait, le journal d'Henri Frédéric Amiel (tome II, Ed. intégrale, *L'Age d'homme*, diffusion Sodis) étale les tourments « onanistiques » du célibataire que fut ce grand écrivain suisse d'expression française.

— Sous le régime de Vichy, « les pères de familles nombreuses siègent de droit dans d'innombrables organismes... En revanche, ne pas avoir d'enfant empêche de faire carrière. Dans la magistrature, par exemple, les célibataires ou

les hommes sans enfant ne peuvent avoir d'avancement, sauf s'ils se déclarent prêts à accepter un poste n'importe où » (Robert O. Paxton, *La France de Vichy*, Editions du Seuil, 1973, p. 165-166).

Mais l'histoire n'est pas la seule à remettre en mémoire l'atmosphère de suspicion universelle (ou de gauloiserie) qui entoure la personne du célibataire. Elle est, hélas ! du domaine du quotidien, à commencer par ce ridicule distinguo entre « MADAME » et « MADEMOISELLE », que Mme Françoise Giroud (toute politique mise à part) avait raison de vouloir supprimer au profit de MADAME (distinguo qui n'existe pas pour les hommes !). En effet, dans l'Ancien Régime, sous Louis XIV ou Louis XVI, on qualifiait de « MADEMOISELLE » toute femme du peuple, même ayant convolé en justes noces, et, de nos jours encore, l'on ne saurait dire « MADEMOISELLE » à une Altesse Royale célibataire. D'après un sondage IFOP de septembre 1976, réalisé à la demande du mensuel *Marie-Claire*, près d'une femme sur deux souhaite voir disparaître le mot « MADEMOISELLE » du langage courant (encore que certaines s'y raccrochent en rectifiant sévèrement l'erreur commise par un sec « mademoiselle » qui se veut un « défi »). Les Américains ont d'ailleurs résolu cette question : la formule contractée « Ms » (prononcer Miz), qui désigne indifféremment femmes mariées et célibataires est déjà utilisée dans la correspondance.

Les expressions de « vieux garçons » ou de « vieilles filles » qui s'appliquent aux célibataires sont bien surprenantes (« Vous direz non à une France chagrine, repliée, frileuse. A une France qui deviendrait la VIEILLE FILLE de l'Europe » s'écriait le président Giscard le 9 décembre 1978 au Parc des Expositions). Se moquer, c'est toujours être raciste, sans s'en rendre compte, d'une manière ou d'une autre. Les gens mariés auraient-ils le privilège de la jeunesse ? Les soucis de la famille ne se liguent-ils pas pour le leur faire perdre ? Et si le jeune homme et la jeune fille commencent tous deux par le célibat, celui-ci ne pourrait-il être vu, par conséquent, comme une éternelle jeunesse ? Les célibataires sont-ils seuls à être « maniaques » (quand ils le sont) ? Il y a des femmes mariées (et maîtresses de maison) qui souffrent au moment de la retraite, quand leur mari vient troubler des habitudes puissamment ancrées (du fait de sa présence quasi permanente). Enfin, on n'a jamais entendu dire que les grossesses augmentaient le charme et

la beauté d'une femme ou contribuaient à son éternelle jeunesse (varices, vergetures, etc.).

Mais non ! on traite les célibataires comme des produits en souffrance d'être casés. On s'informe pour savoir s'ils vont bientôt *se marier*. Les parents ne sont pas les derniers à s'interroger... et à interroger. On envisage le célibat comme une voie de garage !... ou comme une voie royale... menant... au mariage ! Car tous les chemins mènent à Rome, donc à la mairie ou au clocher ! Les organisations à but matrimonial prolifèrent, utilisant les moyens les plus sophistiqués (techniques audio-visuelles, psychologie, etc.). Un journal soviétique écrit : « Il est temps de créer un *service spécial du mariage et de la famille*. Tout retard pris dans l'organisation de ces services signifie que des millions d'hommes et de femmes ne se rencontreront pas, que des millions de bébés ne naîtront pas et que des millions de gens ne connaîtront pas le BONHEUR COMPLET... »

Gare à la « catherinette » ! C'est-à-dire à la jeune fille, qui fête, le 25 novembre, la Sainte-Catherine », fête traditionnelle des ouvrières de la mode... non mariées à vingt-cinq ans. A âge égal avec le garçon, *les années pour la fille comptent double*. Elle sera plus vite considérée comme une « VIEILLE FILLE » et montrée, moralement, du doigt accusateur des parents et des relations.

Le célibataire, qui s'est placé en dehors de l'institution et de la norme, voisine dangereusement le grand camp mal gardé où on parque tous les monstres de la déviance. Ainsi, par exemple, l'enquête du Dr André Legrand, effectuée dans le cadre de l'Institut de médecine légale de Lille où il est chargé de cours, aboutit à la conclusion que la CRIMINALITÉ ROUTIÈRE est une CRIMINALITÉ COMME TOUTES LES AUTRES. Il relève la fréquence des DIVORCÉS et des CÉLIBATAIRES PROLONGÉS parmi les « délinquants » (*Le Monde* du 7 avril 1976).

Le mariage, c'est comme le service militaire (autrefois, surtout, où il y avait PEU de garçons réformés) : celui qui n'est pas passé par là doit nécessairement souffrir d'une tare quelconque qui le dénonce à l'attention ou à la vindicte !

C'EST QUE L'UNE DES MOTIVATIONS DU CÉLIBAT EST L'HOMOSEXUALITÉ... (Nous y voilà !) et, d'après Kinsey, plus du tiers des célibataires ont eu une relation homosexuelle entre leur trente-sixième et leur quarantième année (« les homosexuels et les autres », Editions de l'Athanas, p. 18).

Les évêques de France ont publié un document sur le célibat des prêtres où on peut lire que la « publicité » (??) « faite à notre époque autour de l'homosexualité contribue pour sa part à jeter la suspicion sur les célibataires » (peut-être l'Eglise ferait-elle mieux de méditer un article paru dans le supplément de la *Vie Spirituelle* n° 89, mai 1969, Edition du Cerf, affirmant « que bien des prêtres sont tout au long de leur vie des homosexuels latents qui s'ignorent »).

Mais cette motivation du célibat n'est pas la seule ! Les homosexuels forment à peu près 5 % de la population des célibataires. Or, *un Français sur dix ne se marie pas*.

(A suivre.)

PIERRE FONTANIÉ.

PRIX DU MEILLEUR ROMAN HOMOPHILE

(paru entre le 15 avril 1978 et le 15 avril 1979)

Le jury au premier tour par CINQ voix sur sept a décerné ce prix à

FRÉDÉRIC REY

pour son roman

LA VIE TÊMÉRAIRE

paru chez Flammarion

(48 F — Port compris : 53 F)

UN APPELÉ CHEZ LES COMMANDOS

(Suite et fin)

L'homosexualité est présente dans toutes les communautés fermées et non mixtes, ce n'est un secret pour personne et la caserne n'échappe pas à la règle. Seulement là, aujourd'hui, elle est toute allusion dans le geste et le verbe.

Les provocations, les simulacres et les bizuthages qui viennent d'une longue tradition dans les troupes d'Infanterie de Marine — je pense au fameux brevet colonial — matérialisent l'homosexualité dans son expression la moins subversive et servent de prétextes afin d'épancher certains désirs refoulés comme ils servent à exorciser l'absence féminine. Si donc, homosexualité occasionnelle il y a, les besoins se font de moins en moins sentir depuis la libéralisation du système des permissions et grâce aux efforts déployés par certains Chefs de Corps en ce qui concerne les loisirs pendant les périodes bloquées. Notons enfin, c'est évident, que les conditions de vie des soldats permettent difficilement les rapprochements affectifs, *a fortiori* l'intimité ; qui n'hésiterait pas à dire qu'on est pas là pour cela ?

En effet, revêtir l'uniforme, c'est accomplir ce geste symbolique qui vous fait passer d'un univers à un autre ; bon gré, mal gré — soyons honnêtes —, l'appelé est amené à renoncer pour un temps à la recherche ou à la satisfaction de son bonheur individuel et social afin de se plier aux nécessités de l'obligation militaire. Le devoir l'exige, l'expérience l'a consacré : il devra laisser sa personnalité au vestiaire, en un mot, il s'agira de castrer l'individu dans l'idée de canaliser son énergie à des fins combattantes. C'est ainsi, le souci de l'efficacité, la recherche de la pugnacité ne vont pas sans quelques contraintes valables pour tout le monde d'ailleurs.

A ces contraintes partagées s'ajoute, pour l'homophilie, l'attitude de l'encadrement.

Si la compréhension des gradés est généralement médiocre en ce qui concerne d'éventuelles difficultés posées par l'homophile dans son insertion en communauté masculine, la palme de l'intolérance revient à coup sûr aux sous-officiers avec lesquels les hommes du rang ont plus souvent à faire.

Hélas, les dieux n'ont pas créé que les doux bergers d'Arcadie ; en suscitant les armées et les grands stratèges, ils ont placé parmi les hommes ces petits chefs imbus de leurs grades, ces petits monstres d'orgueil et de mépris que l'ignorance conduit à l'aberration dans les moindres jugements.

Fidèles lecteurs de bandes dessinées pour adultes, ils puisent dans leurs héros de quoi réaliser leurs phantasmes de mâles séducteurs et rêvent de femmes faciles à tomber ; leur philosophie existe en tant que dogmatisme : elle combine un matérialisme phallogratique au culte de l'argent, les vertus d'un apéritif à la recherche des plaisirs égoïstes, c'est la philosophie du Ricard-tomate.

C'est de ce vide libidineux, de cette paresse affective que surgit toute une éducation sentimentale et virile destinée aux jeunes appelés, ces peits « blancs becs » qui n'ont pas encore vécu et qui se font des illusions sur les femmes, l'usage qu'on doit en faire et leur prétendue fidélité.

On retrouve là une préoccupation propre à la corporation, préoccupation qui peut aller jusqu'à la névrose obsessionnelle.

Inculture et frustrations : les certitudes qui confortent l'individu ainsi résumé définissent par là-même les limites de l'égoïsme.

Alors quoi ! En méprisant tout ce qui ne se rapporte pas à lui, en refusant systématiquement l'existence de vies différentes, comment voulez-vous qu'il comprenne la réalité de l'homophilie ?

Que de frustrations à l'origine des frictions humaines !

Le voici, affirmant le plus tranquillement du monde que X a une voix de PD, qu'Y lance sa grenade comme une tapette. Le voilà, évoquant sa haine des homosexuels par force détails anatomiques qu'il se complait à présenter d'une manière obscène et scatologique.

Oui, encore et toujours de ces propos fétides qui déterminent davantage notre combat ; plus que la jalousie et la cruauté, c'est le mensonge qui est en cause ; mensonge en soi, pour soi et sur les autres.

Comme il est dur de s'avouer vaincu ou débile dans un domaine où l'on ne sait ni se battre ni partager, celui de l'Amour !

L'explication ne saurait cependant se limiter à cette considération d'ordre psychologique, fruit d'une première réaction épidermique à laquelle on peut aisément se laisser aller.

Elle prend une résonance politique lorsque l'on sait comment le respect d'une certaine image instituée du sous-officier, l'usage d'un code de bonne conduite militaire, contribuent à sauvegarder l'Armée de la passivité des hommes et permettent, comme dans l'administration, l'accès à la promotion et aux avantages qu'elle comporte.

Oui, l'énergie est canalisée, l'agressivité contrôlée par ces sortes de thérapies comportementales auxquelles participe le rôle du sous-officier ; c'est le domaine des brimades, de la moquerie, de l'humiliation et du chantage, c'est aussi le travail de l'effort, l'apprentissage de la volonté, afin de « prendre sur soi ».

Oui, les sous-officiers ont le sentiment d'être privilégiés par rapport aux travailleurs civils : ils tiennent à leurs privilèges et les privilèges les tiennent comme coulés dans un creuset d'acier. Car pour un même niveau intellectuel et comparativement, leur salaire reste particulièrement élevé par rapport aux heures réelles de travail effectuées (en métropole). On comprend dès lors que la majorité d'entre eux adopte le comportement adéquate, quitte à l'exagérer. Ils ne diffèrent peu l'un de l'autre si ce n'est qu'à des degrés variables, existe cette volonté d'en rajouter.

On comprend alors bien des choses dont beaucoup sont à rejeter. Il suffit, ne cherchons pas à accabler la corporation, ne perdons pas de vue son principal devoir sans oublier ce qu'elle a de néfaste ailleurs. À ceux qui sont engoncés dans leurs certitudes on serait tenté de dire : « Eloigne de tes lèvres la fausseté et que tes yeux regardent en face », vainement d'ailleurs... Quant aux autres, victimes d'un système ou tourmenteur par goût, que notre compréhension ne se perde pas dans la simple constatation de leur réalité, mais qu'elle enjoigne les forces de persuasion, les vertus et les compétences de chacun afin d'apporter non pas la tolérance mais la conviction de notre bon droit au nom de citoyen ou de soldat à part entière.

SERGE HENRY.

AUTOUR DU CONGRÈS

IMPRESSIONS

D'UNE ARCADIENNE PERPLEXE !

Une pour 20, dix pour 200, trente pour 600, oui c'était à peu près ça la proportion d'arcadiennes et d'arcadiens !

J'en étais ! mais je ne ferai pas de compte rendu de tout ce qui s'est dit au cours de ce passionnant congrès puisque ce sera fait dans un prochain numéro d'*Arcadie*. En revanche, je voudrais vous faire part de quelques-unes de mes réflexions.

La première concerne le fait que, historiquement, physiologiquement et pourquoi pas physiquement, les femmes sont « molles » et les hommes sont « durs ». Là, qu'on se le dise ! et on nous l'a dit une bonne demi-douzaine de fois pendant le congrès !

Mieux encore, nous n'existons pas : les femmes peuvent bien faire ou être ce qu'elles veulent, depuis la nuit des temps cela n'a aucune importance. La preuve : les lesbiennes ne sont l'objet d'aucune répression officielle...

Alors ? de quoi pourrions-nous bien nous plaindre, que pourrions-nous bien désirer ? puisque apparemment tout le monde nous ignore ou bien estime tout « normal » ou pour le moins anodin ?

Pourquoi donc voulons-nous à tout prix des problèmes ?

Existe-t-il des arcadiennes ayant rencontré des difficultés en famille, dans leur profession, dans leur entourage ? sans doute aucune ou si peu ! ou alors c'est qu'elles y mettent une mauvaise volonté à résoudre ces petits problèmes !

A tel point que l'on se demande pourquoi certaines ont adhéré à *Arcadie* ? ? ?

Et c'est sans doute pour ces non-raisons que la participation des arcadiennes au Congrès a été si importante !

Bon, cessons l'ironie car elle deviendrait vite grinçante. Mais, vraiment, les quelques arcadiennes égarées que nous étions nous nous sommes posés des questions.

UNE ARCADIENNE PERPLEXE

La première et la plus importante : POURQUOI ÉTIIONS-NOUS SI PEU NOMBREUSES ?

Les autres en découlant : est-ce parce que :

- Nous n'avons pas de problèmes ?
- Si nous en avons nous les réglons toutes seules ?
- Nous ne nous sentons pas concernées par les mêmes problèmes que les Arcadiens ?
- Nous faisons entièrement confiance à M. Baudry pour l'ensemble des questions homosexuelles ?

Des questions que nous vous posons maintenant car il faut bien arriver à savoir ce que nous sommes, ce que nous aimerions ou bien tout simplement si nous ne voulons rien !

Pourtant, nous existons et si nous nous en remettons à M. Baudry pour toutes les grandes questions sur l'homosexualité face aux Autorités et autres institutions, nous devrions tout de même être présentes auprès de lui d'une part, et nous organiser un peu autour de nos problèmes d'autre part. Car c'est vrai que si certains points sont communs avec les hommes (je pense à la profession) nous en avons de différents et que nous sentons autrement.

Je pense surtout aux Arcadiennes de province, à l'isolement terrible de beaucoup.

ALORS QUE FAIRE ?

Nous avons pensé à une sorte de pré-sondage et voici quelques idées ; pêle-mêle :

— Quels sont les problèmes que vous avez rencontrés ? dans quels domaines ? les avez-vous résolus, comment ?

— Quelles sont les questions qui vous préoccupent ?

— Pourquoi avez-vous adhéré à *Arcadie* ? qu'en attendiez-vous ?

— Avez-vous participé ? comment ?

— Avez-vous des souhaits, des suggestions ?

Nos frères arcadiens ne comprennent pas notre passivité, notre non-existence ! SECOUONS NOTRE INERTIE QUE DIABLE ! organisons-nous, ne pensons pas seulement à nous, mais un peu à nos sœurs, même non-arcadiennes qui ont besoin d'aide.

Sans avoir une âme de militante nous pouvons, nous devons, participer ensemble, établir une chaîne d'amitié, de contacts, de solidarité.

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

SIMONE CHADRAC.

BEAUTÉ... TU DÉRANGES

Impertinente beauté, es-tu un label de qualité pour améliorer, parfaire les relations humaines ? Es-tu donc indispensable pour pouvoir atteindre « l'Absolu » ?

Je pose la question. Faut-il absolument être beau pour gagner des sympathies et pour réussir ses amours ? En d'autres termes, « une belle gueule » vous permet-elle de goûter aux plaisirs des sens avec plus de certitude, plus de garantie, plus de force ? La beauté est-elle un atout majeur suffisant pour gagner la partie difficile, celle de sa vie affective ? Enfin, le beau gosse est-il déjà, au départ, un heureux gagnant dans la conquête amoureuse ?

J'ai peur que oui, et je veux croire que non. Je sens bien que j'étrangle ici mon objectivité.

Personnellement, j'ai la chance de plaire, et dans cette existence que je découvre ingrate, je m'aperçois bien (sans orgueil), que c'est le seul gain qui m'ait été donné. Oui, je m'étonne de l'attrait que j'exerce sur les garçons, si bien que je me surprends devant un miroir, à me poser cette question : à savoir ce que « j'avais de plus que les autres » ? En apparence, RIEN. En outre, je m'habille mal et je me montre fréquemment agressif et mal rasé. Alors ?

Alors, après maintes réflexions, j'en suis arrivé à la vaseuse conclusion que je plaisais grâce à mes défauts, grâce à mes erreurs, grâce à mon ironie souvent coupante comme une lame de rasoir. A noter encore que mon égoïsme puant ne détruit en rien mes amitiés, qu'il ne fait que renforcer. A la limite, le charme que l'on me prête ne découle en rien de mes gentilles, mais (curieux paradoxe), de mes intolérances. C'est un peu fort, non ?

Cette constatation apparemment flatteuse me révolte. Je ne suis donc pas le maître de l'image que je voudrais donner. En effet, une insulte expédiée à quelqu'un me donne droit, en retour, à de jolis sourires. A supposer que je vise mal ou que mon arme est chargée à blanc. J'en suis arrivé

BEAUTÉ TU DÉRANGES

à dire noir, alors qu'une certaine sociabilité, un certain tact, devraient me pousser à dire la même chose que mon interlocuteur, c'est-à-dire blanc.

Dans ce milieu homophile décevant, souvent fait de lieux communs et de sourires artificiels (avec son ridicule omniprésent par lequel je suis vite accablé), où l'on déploie tous ses charmes fabriqués pour apprivoiser, séduire, moi j'étale avec plaisir une mauvaise humeur constante, faite d'agressivité, à seule fin de ne pas utiliser la même arme que les autres. Le but de mon entourage étant de séduire à n'importe quel prix, le mien est devenu celui de déplaire. Ainsi, je m'évite l'approche de faux amis...

Certains soirs, j'enrage parce que je n'y arrive pas toujours. A croire que nous ne sommes jamais (ou rarement) l'artisan de notre propre image que nous voulons offrir aux autres. En fait, en me comportant en ours, j'offre des allures de biche. Suis-je un mauvais comédien ou un faux misanthrope ? Si mes coups de griffes étaient perçus par les autres comme des caresses, alors...

« Alors, arrête ton cinéma me dit un ami. Le costume de méchant te sied mal. Pour mordre, mon cher, il faut de grosses dents et non des dents de lait. Tu veux que je te dise : tu es un tendre malgré tes ironies au vitriol. Ne triche plus. Tu es un sentimental aux impulsions presque viscérales. Alors, arrête ton cinéma... »

Il était gentil, celui qui venait de me parler. Mais sa gentillesse fut encore une fois mal reçue. Je me suis donné le droit de sortir du théâtre quand la pièce me devient odieuse et même de faire claquer la porte en sortant, afin de montrer mon mécontentement. Me retrouvant seul, je pris le soin de réfléchir plus profondément que d'habitude.

Pourquoi avais-je adopté une telle attitude avec autrui ? Il fallut bien que Dame objectivité, cette fois-ci, montrât le bout de son nez.

Ce faux manque de charité, voire même cette dureté, s'expliquaient par ma haine de toutes les hypocrisies et de toutes les impostures qui imprégnaient le milieu homophile. Je voyais le roi nu, et j'avais le courage de le dire, moi, au lieu d'avoir l'inutile prudence de couvrir d'oripeaux cette nudité. J'étais las aussi de ces avances constantes qui m'étaient attribuées personnellement de cette sympathie plus ou moins sincère dont on m'entourait, à seule fin souvent de coucher avec moi. Désormais, j'avais l'ardent désir de plaire autrement, sans que mon physique

influençât qui que ce soit. Si j'avais une belle gueule, je pouvais avoir une belle âme. Et cette âme, on ne la regardait pas... Mais la véritable raison de me montrer désagréable restait celle-ci : je veux jeter un projecteur sur les ténébreuses forces du désir que chacun porte en soi comme d'inquiétants pans d'ombre. Je veux éclairer le vice afin de mieux le cerner. C'est pas facile.

ALEXANDRE D'ARÇAIS.

ALEXANDRE D'ARÇAIS

**« CE N'EST PAS PARCE QUE
LA MUSIQUE EST BELLE
QU'IL FAUT PLEURER »**

Recueil de nouvelles — tome 2

35 F

ODON VALLET

**TREIZE POÈMES
POUR UN SEUL HOMME**

« D'avoir à te fixer j'en ai les yeux qui pleurent »

Ed. Millas-Martin — 24 F

**LES BEAUX WEEK-ENDS
DE CYRILLE BAILLON**

Samedi. Cyrille Baillon fait son ménage. Il bat vigoureusement son canapé, ses deux fauteuils — surtout celui de droite. Celui de gauche, sous le lampadaire, en a moins besoin, c'est là qu'il s'installe tous les soirs pour lire le journal et écouter de la musique. Il vaporise ensuite un liquide pour vitres sur sa table basse en verre fumé, et l'essuie minutieusement : la moindre poussière s'y verrait. Il passe alors un chiffon sur tous les autres meubles. Puis c'est le tour de la salle de bains : l'émail de la baignoire et du lavabo étincelle. L'évier de la cuisine. Les carrelages du sol. Pour finir, l'aspirateur pour les moquettes de la chambre et les tapis du séjour. Cyrille Baillon est de ces gens qui se croiraient déshonorés si le visiteur surprenait un grain de poussière sur un meuble ou une trace sur une vitre. Il y a trois mois, il avait encore une femme de ménage qui venait une après-midi par semaine. Et puis, un beau jour, il a eu l'impression que dans un tiroir, de la correspondance avait été remuée et il a préféré se passer de ses services.

Cyrille jette sur l'ensemble de l'appartement le coup d'œil critique qu'aurait un visiteur, semble satisfait et se prépare à aller faire ses courses.

Il descend les trois étages ; cent mètres plus loin, il rentre chez la bouchère, où, le samedi, il faut toujours faire la queue un moment.

« Et maintenant, à vous, M. Baillon. Qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ?

— Donnez-moi quelque chose de bien pour deux personnes.

— Oui... Ça, c'est encore trop gros pour vous. Ce petit poulet ?

— Pas très original. Quand on reçoit quelqu'un, on aime...

— Et si je vous préparais ce morceau de filet pour une fondue bourguignonne ?

— Très bonne idée.

— Oui, c'est un plat toujours sympathique... »

Cyrille continue ses courses. Pour finir, il passe chez la fleuriste. Deux clientes bavardent :

« Servez ce monsieur. Nous parlions... »

« Comme la semaine dernière » dit Cyrille.

La fleuriste enveloppe sept roses rouges. Cyrille s'en va. A peine la porte fermée, une cliente pouffe de rire :

« Quelle touche ! Non mais ! Acheter des roses rouges avec une allure pareille ! Regardez comme il les porte... »

— C'est comme ça chaque week-end depuis quelque temps, dit la fleuriste. Il est venu un beau jour et m'a demandé : « Qu'est-ce que je pourrais offrir à une jeune fille que... » Et apparemment, ça dure !

— Au prix où sont les baccaras, dit la cliente ! »

Cyrille rentre chez lui. La concierge le regarde passer : « M. Baillon avec son petit marché, ses petites fleurs... »

Samedi soir. Cyrille s'agite dans sa cuisine, trouve incroyable le temps qu'il lui a fallu pour préparer les sauces d'une fondue bourguignonne et se promet, une autre fois, de les acheter toutes faites.

La cuisine serait trop petite pour deux personnes. Le hall, lui, est très spacieux. Cyrille y transporte une table, déploie une nappe qui sent le lavage et le repassage récents, dresse deux couverts, met sur un côté de la table le vase de roses rouges.

« Mais enfin, se demande la concierge, ces roses rouges depuis quelques semaines... ? Ce soir, j'ai fait bien attention à tous les gens qui sont venus... Je ne vois vraiment pas... Il y a deux ou trois mois — ah oui, ça a été l'époque où je l'ai vu ramener ses premières roses — il y a eu ce grand jeune homme blond qui est venu quelques week-ends... Je peux toujours essayer... »

Elle monte à pas feutrés l'escalier. Colle son oreille contre la porte où reluit la plaque : *Cyrille Baillon*. Rien — Si, à un moment, elle entend un vague murmure. « Et si je sonnais ? Je dirais que... » Elle hésite. « Et si jamais le trou de la serrure, ça marchait ? » Elle se penche. « Ça marche ! »

Une table au milieu du hall. Elle voit M. Baillon, assis en face d'elle, qui tourne quelque chose dans une marmite, tout en mâchant rêveusement. Et juste là devant, elle voit un autre couvert...

Et le dossier d'une chaise vide.

JEAN-CHARLES DELPHANIS.

(Extrait d'un ensemble que l'auteur souhaite publier sous le titre : « CAR ENFIN CET AMOUR ? — Scènes de la vie homophile ».)

DE LA DÉLÉGATION DE FRANCHE-COMTÉ

A l'initiative du délégué d'*Arcadie* à Besançon, un cinéma de cette ville a programmé pendant une semaine le film américain *Parlons-en* (« Word is out »), du groupe Mariposa. Montage vivant et dense de conversations avec des homophiles, hommes et femmes, de tout âge, milieu et situation, qui donne un aperçu complet de leurs problèmes.

Arcadie animait un débat au terme de l'une des séances, débat annoncé lors d'une émission à la radio régionale (avec interview du délégué), confirmé dans la presse locale et par de nombreuses affichettes. Deux cents personnes environ, en majorité des jeunes, assistaient à cette soirée. La longue durée du film, projeté en version originale, n'a pas nui à la discussion, qui a duré plus d'une heure. Le film répondant par avance à de multiples questions, à travers les expériences vécues par les protagonistes, le débat a porté sur le droit des minorités, les rapports entre lesbianisme et féminisme, le comportement des homophiles entre eux. On aurait pu craindre un trop grand décalage entre les situations aux Etats-Unis et en France : avec quelques différences, les similitudes l'emportaient, et de loin. L'attention soutenue de la salle, jusqu'à une heure avancée, démontrait que les problèmes de l'homophilie, simplement et sincèrement exposés, laissent peu de gens indifférents : ne sont-ils pas, en plus aigus, identiques à ceux de tout le monde ?

CLAUDE HERBAUT.

NDLR : L'exposition de Besançon sera présentée à Dijon courant octobre 1979. Voir page 564.

ROY

de ROGER PEYREFITTE.

Un livre de Roger Peyrefitte ne passe jamais inaperçu. La bande publicitaire de son nouveau roman Roy évoquant Les Amitiés Particulières, il nous a semblé intéressant de demander à deux collaborateurs d'Arcadie d'en faire la critique.

Marc Daniel a lu Les Amitiés Particulières il y a plus de trente ans. Il était alors un jeune homophile.

Jean-Pierre Hubac — très jeune collaborateur — n'a pu lire Les Amitiés Particulières qu'il y a peu d'années.

Deux générations...

A trente ans de distance comment réagit-on ?

N.D.L.R.

✱

Les Amitiés Particulières, c'était la pureté et le trouble de l'adolescence, la découverte des premiers émois du cœur et des premiers élans de la chair, la ferveur des amours enfantines, et pour finir le désespoir de la trahison et le refuge dans la mort. C'était en 1945.

Trente-quatre ans plus tard, l'éditeur de Roy orne ce livre d'une bande qui proclame : **Les Nouvelles Amitiés Particulières**. Nous voici donc, non pas seulement autorisés, mais invités à établir la comparaison entre ces deux ouvrages.

Or Roy, c'est la drogue, la prostitution, le culte du dollar-roi, les outrances des sectes et finalement le meurtre. Qu'est-ce donc qui a changé ? Est-ce nous, ou le monde, ou Roger Peyrefitte ?

Les trois, sans doute. Mais il y a maldonne, fondamentalement, dans ce parallèle à la fois écrasant et artificiel que l'on veut créer entre deux œuvres que tout sépare.

Roger Peyrefitte — outre son talent de romancier, est — je dirai presque : avant tout — un sociologue. Et un moraliste, à sa façon. Homme de son temps, de notre temps, il n'est pas également intéressé par tous les aspects du monde où nous vivons, mais certains d'entre eux le fascinent : au premier rang, l'Amérique, plus particulièrement la Californie. Et aussi le monde des milliardaires et des vedettes en tous genres. De cette prédilection, maints ouvrages témoignent, depuis

vingt ou trente ans. Avec Roy, il retrouve le décor et les personnages des Américains et de Tableaux de chasse. Rien ne peut être plus éloigné de l'atmosphère feutrée et des parfums d'encens et de lis du collège des Amitiés.

L'artiste peut, certes, créer une œuvre d'art avec n'importe quel matériau. Proust a atteint les sommets de la littérature en peignant des duchesses, comme Balzac des bourgeois de province et Dickens des ouvriers. Les émotions pudiques d'un adolescent pieux peuvent inspirer aussi bien un chef-d'œuvre qu'une banalité. Pourquoi n'en serait-il pas de même des débordements d'un jeune dévoyé ?

L'important est donc de savoir, non pas si les personnages de Roy sont moralement plaisants, mais si le livre est digne de la plume qui nous donnait voici peu **La Jeunesse d'Alexandre**.

Or, force est de reconnaître que, même à part certaines complaisances assez regrettables dans la description de scènes érotiques (et il n'en manquera pas), l'art de Roger Peyrefitte excelle à dépeindre cette société qu'il a prise comme sujet de ce livre. Comme toujours, son érudition est sans faille et son information sans lacune. Le jeune garçon qui donne son nom à l'œuvre, fils de famille riche mais pas assez pour son désir effréné d'argent, descend peu à peu tous les degrés de l'avilissement et de la prostitution dans le monde frelaté de Los Angeles, ce qui donne à l'auteur l'occasion de décrire, chemin faisant, toutes sortes de personnages extravagants, méprisables ou odieux, qui finissent par former une sorte de fresque monstrueuse mais haute en couleurs. Tout cela est vivant, brillant, terrifiant : du grand art.

Du strict point de vue homophile que nous sommes, en **Arcadie**, il faut certes reconnaître que l'image de l'homosexualité que donne Roy n'est pas séduisante — c'est le moins qu'on puisse dire. Nos adversaires y trouveront sans nul doute plus d'un argument pour étayer leur assimilation habituelle entre homosexualité, prostitution, drogue et vice. Mais j'avoue volontiers que cette constatation n'a rien à voir avec la valeur littéraire de l'œuvre. La seule chose, en définitive, qui m'éloigne vraiment de ce livre est cette comparaison malvenue qu'on a voulu établir avec **Les Amitiés Particulières**. Ce sont deux œuvres de qualité, mais qui n'ont rien en commun. A vouloir opposer Roy aux Amitiés, on donnerait à penser que le monde de Roy a remplacé celui des Amitiés. Il n'en est rien : ces deux mondes coexistent, comme ils ont toujours coexisté. Il y avait des garçons prostitués au temps des Amitiés Particulières et il y a de nos jours, en France et sans doute même en Californie, des adolescents qui meurent d'amour. C'est le génie de Roger Peyrefitte de savoir faire vivre, dans ses livres, les uns comme les autres.

MARC DANIEL.

On m'avait averti, et j'entends par ce « on » des amis dont la finesse et le jugement me sont chers : ce livre était indigne de Roger Peyrefitte, qui y tombait dans la dernière des modes : la pornographie. L'éditeur au contraire avait barré la couverture d'un triomphant « les nouvelles amitiés particulières ». Qui croire ?

Eh bien, tout prévenu que je fusse, j'ai été subjugué, emporté par ce livre, au point de ne le quitter qu'aux petites heures de la nuit, une fois la dernière ligne lue. Il faut le dire d'emblée : je le tiens pour un extraordinaire document sur la société de la côte Ouest des Etats-Unis. On connaît la conscience avec laquelle Roger Peyrefitte rassemble les informations nécessaires à ses ouvrages : son *Alexandre* en est la preuve reconnue et admirée par tous les spécialistes de l'Antiquité. *Roy* apporte un témoignage sociologique de première main sur la vie et la mentalité ouest-américaines.

Roy est un jeune garçon de quatorze ans à peine, fort joli comme il se doit, qui « fait ses expériences », selon l'expression en usage de ce côté-ci de l'Atlantique. Il découvre l'« american way of life », et il faut bien dire qu'il ne met nullement en question la société dans laquelle il vit. Cette société, Roger Peyrefitte n'en ignore aucune des faces, et son génie est de nous les révéler dans leur entière crudité, même si les Européens que nous sommes en ressentent parfois un choc.

Si les aventures homosexuelles du héros et son entrée progressive dans le monde des « gay people » forment naturellement la trame du livre, bien d'autres mondes, bien d'autres clivages apparaissent çà et là. Dans ce pays qui mérite encore le nom de Far West, avec tout ce que cette expression évoque, les races, les religions, les sectes délimitent autant de groupes entre lesquels les relations ne vont pas de soi. La puissance des sectes en particulier est soulignée à plusieurs reprises par Roger Peyrefitte, jusque dans ses manifestations les plus terribles comme le massacre en forme de suicide de Jonestown.

Néanmoins, les premiers rôles restent tenus par la drogue, l'argent et le sexe. La drogue la plus dure semble douce pour Roy et les jeunes gens qui l'entourent : si leur usage de la marijuana ne m'émeut guère, j'avoue que la tranquillité avec laquelle Roy fait l'expérience de la cocaïne m'affole passablement. C'est d'ailleurs avec la même calme froideur qu'il accepte la tyrannie de l'argent-roi. Comme chaque petit Américain, il a appris à respecter le dieu dollar et à ne rien refuser pour obtenir ses faveurs. « Get money », « gagne de l'argent » est la maxime-clef de son éducation ; le Livre des Livres s'intitule *Penser et devenir riche*, et Roy l'a lu à 10 ans (1).

Or, et il s'agit là d'un point capital du livre, Roy lie tout naturellement l'argent, dont on lui a enseigné la puissance dans la société, et le sexe, dont il découvre le pouvoir sur les individus et sur lui-même. Aussi n'hésite-t-il pas à fréquenter le Saint-Germain-de-Près de Los Angeles, Hollywood Boulevard, et à offrir ou plutôt à louer ses services aux messieurs fortunés et gourmands de Beverly Hills ;

(1) A cet âge, un Américain de mes amis plaçait en bourse les quelques dollars qu'on lui donnait pour son anniversaire...

« cette question, ce piment de l'argent », voilà en effet ce qui l'excite le plus. Il n'y a pas de meilleur aphrodisiaque qu'un billet de cent dollars, si ce n'est peut-être une prise de cocaïne... Telle est la loi du Far West.

Mais il y a d'autres lois. Celles dont on veut frapper les homosexuels par exemple. Roger Peyrefitte mêle à son roman une chronique politique extraordinairement précise des événements californiens de 1977-1978, en particulier de la campagne contre la proposition de loi N° 6, qui visait à exclure les homosexuels de l'enseignement. Sur ce plan-là aussi, le lecteur européen est étonné par la multiplicité des groupes homosexuels : chaque lycée, chaque université, chaque secteur socio-professionnel a le sien. Et encore plus étonnante est l'exploitation politique de tout cela, la transformation de l'homosexualité en pouvoir politique. Rêve ou cauchemar ? On ne sait...

Peut-être la Californie est-elle la terre des libertés, sexuelle et autres. Roger Peyrefitte la nomme « l'Etat le plus libre de la libre Amérique ». Son livre est le digne fils de cette liberté. Des scènes érotiques ? Il s'en trouve, mais effleurées, caressées à peine par la plume légère du maître. De pornographie point, et tant pis pour ceux qui en seront déçus...

La liberté, affirme la sœur de Roy, « doit être portée jusqu'à l'absurde : sinon, elle n'est plus la liberté ». La liberté a besoin que l'on écrive son nom. A sa manière, Roger Peyrefitte l'a fait, en lettres américaines, des lettres d'argent et de sexe. Il ne faut pas manquer d'accomplir avec lui ce voyage à Los Angeles, « terre libre » où les « amitiés particulières », n'en déplaise à l'éditeur, ont une teinte d'« amours singulières ».

JEAN-PIERRE HUBAC.

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

30 F — Port compris

Préciser l'année désirée

(1971, 1972, 1973, 1974, 1975, 1976, 1977, 1978)

EN NOS VERTES ANNÉES,

de ROBERT MERLE.

Ce n'est pas aux lecteurs d'*Arcadie* que j'apprendrai tout l'intérêt qu'on trouve à la lecture d'un roman de Robert Merle. Pour celui-ci (1), j'utiliserai d'abord le qualificatif qui m'est venu spontanément, et que, après réflexion, je maintiens : **captivant**.

Ce n'est pas à proprement parler un roman picaresque, quoique l'époque, les aventures, les coucherries, les bâfreries y tiennent une grande place ; mais plutôt un roman d'aventures, d'éducation sentimentale aussi, de passage de l'adolescence à l'âge adulte — même si les héros (Pierre de Siorac, son beau et gentil frère bâtard Samson et leur valet Miroul) n'ont pas cinquante ans à eux trois. Ce n'est pas non plus un roman homophile, au sens où l'homophilie n'en est qu'un élément occasionnel : Fogacer, brillant étudiant en médecine à Montpellier, où arrivent nos trois personnages, est homosexuel et agnostique, mais cache ces deux secrets avec soin. Car en ces années 1566-1567, alors que règne en fait Catherine de Médicis, et que les guerres de religion saignent le pays, que les fanatismes sont à grand-peine contenus, il ne fait pas bon vivre autrement que tout le monde ; Maître Sanche, professeur à la Faculté de Médecine, marane (c'est-à-dire juif espagnol converti de force) le sait bien, lui qui part pour sa campagne chaque samedi... Les Siorac aussi, huguenots, qui assistent et participent aux échauffourées montpelliéraines et nimoises ; il ne fait pas bon plus vouloir anatomiser, ni fréquenter un prêtre athée, ni braver l'opinion, même par humanité envers un supplicié...

Les religions, la sorcellerie, l'intolérance — ni le mot, ni même le concept de Tolérance n'existent —, les menaces inquisitoriales sont partout présentes ; mais une fureur de vivre, un goût du plaisir à belles dents baignent également le récit. Par ses troubles religieux et politiques, par ses troubles de l'âme (questions sur le monde ancien, la liberté, l'homme, Dieu), par l'éclat de sa civilisation (Rabelais, Ambroise Paré, Vésale avaient étudié la médecine à Montpellier), ce temps ressemble fort au nôtre. Est-ce pour cela qu'il nous séduit ?

(1) Roman. Plon, mars 1979, 514 p., in-8°. Broché : 56 F ; relié : 69 F.

L'auteur ne se donne pas le ridicule d'une prophétie à bon compte, puisqu'il fait raconter par Pierre l'épopée des voyages et séjours, combats et amours des trois personnages. Mais il donne parfois au narrateur une pensée moderniste (au sens du XX^e siècle), qui se traduit par exemple dans telle phrase (p. 91) :

« Suis-je déjà dans les coulisses de ce théâtre-là, avec les perruques et les fards ? »

Chacun des mots utilisés existe bien vers les années 1560..., mais aucun (sauf le dernier, à peu près) dans le sens (moderne) où la phrase est écrite. Mais ce n'est que peccadille.

Après *Fortune de France* (2) qui présentait la baronnie de Mespech en Périgord, berceau de nos héros, cette suite nous passionne. Le glossaire est presque inutile, tant le style, dru et de bonne venue, coule comme « le jeu du plat de la langue » où Pierre est habile.

C'est un très bon roman.

PIERRE NOUVEAU.

(2) Plon, 1977.

MICHEL DEL CASTILLO

LES CYPRÈS MEURENT EN ITALIE

... le roman de l'inquiétude...

Ed. Julliard — 48 F

LA VIE SEXUELLE EN U.R.S.S.

du Dr MIKHAÏL STERN.

Malgré la relative facilité des voyages, rien ne nous est plus mal connu que la vie sexuelle, et surtout l'homosexualité, en Union Soviétique.

Ce ne sont pas les récits, parus dans les revues homophiles d'Amérique ou d'Europe, de rencontres nocturnes dans tel ou tel parc de Moscou, de Léninegrad ou de Kiev, qui peuvent nous éclairer sur la vie réelle de l'homosexuel soviétique, ouvrier de Khartov, professeur de Volgograd ou Kolkhozien de l'Oural.

Le livre du Dr Mikhaïl Stern nous apporte, précisément, le témoignage qui nous manquait : celui d'un médecin russe, qui a connu professionnellement de nombreux cas liés à la vie sexuelle de ses patients, et qui en outre, déporté dans un camp pendant trois ans, a vu de ses yeux cet aspect particulièrement sinistre que représente la vie sexuelle du Goulag (1).

Le Dr Stern est, on l'a compris, un « dissident », qui vit aujourd'hui en Occident ; mais son témoignage n'en est pas affaibli, car les cas qu'il cite sont issus de sa propre expérience et coïncident parfaitement avec ce que nous pouvons savoir par ailleurs.

Concernant l'homosexualité, il est connu que le monde soviétique est extrêmement répressif et intolérant. La tradition culturelle russe (peut-être par réaction contre les Turcs), a toujours été hostile au « crime contre-nature », alors qu'elle se montrait beaucoup plus accueillante pour les excès hétérosexuels. Le puritanisme post-léninien et les préjugés antibourgeois ont fait le reste (on sait que Gorki considérait l'homosexualité comme une dégénérescence bourgeoise, et que Staline était du même avis).

Selon le Dr Stern, « les homosexuels continuent à être condamnés et rien ne laisse prévoir un changement quelconque dans ce domaine » (p. 253). Pis encore : c'est un sujet qu'on n'aborde jamais, et que même les livres médicaux passent sous silence (2).

(1) Dr Mikhaïl Stern, *La vie sexuelle en URSS*, éd. Albin Michel, 1979, 349 p.

(2) L'homosexualité féminine, non punie par la loi mais sévèrement condamnée par l'opinion, est peu connue ; le Dr Stern ne lui consacre que 3 pages (p. 258-260).

L'expression « idi na khoû » (va te faire enc...) est la plus injurieuse qui existe en russe, et toute manifestation d'homosexualité risque d'entraîner, pour son auteur, non seulement les poursuites judiciaires et le camp de détention, mais les injures et les coups. « Les homosexuels sont perpétuellement terrorisés, brisés, traqués. Parfois, ils souffrent même de troubles psychiques graves » (p. 255).

Comme il arrive en pareil cas, beaucoup d'homosexuels, faute d'informations sur eux-mêmes, en arrivent à se considérer comme des malades et des réprouvés. Ils hésitent même à se confier au médecin et vivent dans un isolement moral complet.

Bien entendu, il ne saurait être question de mouvements homophiles, ni de revues spécialisées, ni de bars ou de clubs. Les lieux de rencontre, comme il en existe dans les grandes villes, sont surveillés par la police et bourrés de maîtres-chanteurs et d'indicateurs.

Ce caractère pathologique de l'homosexualité est poussé à l'extrême dans les camps de détention, où sévit la « loi du plus fort ». Beaucoup de jeunes détenus sont violés et forment le « harem » des criminels de droit commun plus âgés, avec la complicité tacite des gardiens. La brutalité et la sauvagerie des scènes que décrit le Dr Stern — témoin oculaire — dépassent l'imagination. Une fois « pédérastisés », les jeunes violés deviennent des objets de mépris, des intouchables, contre qui tout est permis : injures, coups, humiliations de toute sorte. Les suicides ne sont pas rares, sans que les autorités s'en émeuvent le moins du monde.

Toute cette partie du livre du Dr Stern se lit comme un cauchemar, car on a peine à concevoir qu'à quelques heures de train des grands hôtels climatisés de Léninegrad et de Moscou, à quelques heures d'avion de Paris ou de Londres, de telles ignominies sont la vie quotidienne de nos semblables.

Avant de gémir sur notre sort et de réclamer la fin de la « société répressive » d'Europe Occidentale (!), lisons *La vie sexuelle en URSS*. Nous y verrons combien nous sommes, même si nous ne nous en rendons pas toujours compte, des privilégiés. Et combien nos conquêtes sont fragiles, fragiles, fragiles...

MARC DANIEL.

LE DERNIER SABBAT DE MAURICE SACHS

de ANDRÉ du DOGNON et PHILIPPE MONCEAU.

LES FOLLES ANNÉES DE MAURICE SACHS

de JEAN-MICHEL BELLE.

Le hasard (mais est-ce un hasard ?) met sous nos yeux, presque simultanément, deux ouvrages consacrés à Maurice Sachs.

(Un troisième ouvrage, *Le double jeu de Maurice Sachs*, de Claude Schmitt, aurait dû être également signalé ici, mais l'éditeur n'a pas envoyé l'exemplaire que nous lui avions demandé pour recension).

Maurice Sachs n'est pas tout à fait un inconnu pour les lecteurs d'*Arcadie* (voir l'article de René Soral dans le N° 144 de notre revue, décembre 1965), mais rares sont sans doute, parmi les plus jeunes, ceux qui ont lu *Le Sabbat* ou *La Chasse à courre*, ses deux œuvres maîtresses, publiées peu après la deuxième guerre mondiale (1).

Rappelons donc les grandes lignes de la biographie de ce personnage hors-série, qui n'a pas fini, trente-cinq ans après sa disparition, d'exercer une étrange fascination. Juif de bourgeoisie aventureuse, mêlé à toute la vie intellectuelle et artistique de Paris dans l'entre-deux-guerres, ami de Cocteau, Max Jacob, Maritain et bien d'autres, escroc avéré, perdu de dettes et de trafics de toute sorte, il s'engage au service des Allemands pendant l'occupation, joue un rôle suspect à Hambourg dans le milieu des travailleurs français, et est tué à l'arrivée des armées alliées.

En 1950, un certain Philippe Monceau, en collaboration avec André du Dognon, publie un livre retentissant, intitulé *Le dernier sabbat de Maurice Sachs*, où il raconte avoir connu l'écrivain à Ham-

(1) *Le Sabbat* a été réédité récemment chez Gallimard.

(2) André du Dognon et Philippe Monceau, *Le dernier Sabbat de Maurice Sachs*, éd. du Sagittaire, 1970, 207 p.

bourg pendant les derniers mois de sa vie, et décrit sa mort ignominieuse à la prison de Fuhlsbüttel, massacré par les détenus qu'il avait dénoncés à la Gestapo et finalement dévoré par les chiens.

C'est ce livre que les éditions du Sagittaire rééditent aujourd'hui et qui nous restitue l'atmosphère violente de cette Allemagne nazie où un Juif français intellectuel pouvait, par d'incroyables compromissions, mener de front une vie de délation, d'étude, de trafics et de drague homosexuelle.

Mais, simultanément, Jean-Marie Belle, qui a étudié la vie parisienne de Maurice Sachs (3), et qui en relate les épisodes contrastés (depuis la conversion au catholicisme et l'entrée au séminaire, avec une soutane dessinée par Coco Chanel, jusqu'aux escroqueries et aux vols), affirme que Philippe Monceau est un fabulateur et que Sachs est mort fusillé par les Allemands sur une route de la Baltique.

Qui croire ? Peut-être la vérité n'est-elle ni dans l'un ni dans l'autre de ces récits, puisque certains pensent que Sachs a survécu à la guerre et qu'il s'est caché sous un faux nom.

Tout est donc mystérieux dans cette vie, comme dans cette mort.

Reste la personnalité plus qu'ambiguë d'un écrivain de talent, immoral autant qu'on peut l'être et pourtant assoiffé de pureté — d'un homme accablé d'un destin trop lourd pour lui, et qu'il est aussi difficile d'aimer que de haïr tout à fait. Les deux livres d'André du Dognon / Philippe Monceau et de Jean-Marie Belle restituent, sur deux registres et avec des moyens différents, deux aspects de cette vie profondément marquée par l'homosexualité. Chacun en tirera ses propres conclusions.

MARC DANIEL.

(3) Jean-Marie Belle, *Les folles années de Maurice Sachs*, éd. Grasset, 1979, 248 p.

PAUL FRANÇOIS SYLVESTRE

LES HOMOSEXUELS S'ORGANISENT

« L'évolution du mouvement homophile
au Canada »

Ed. Homeureux. 33 F

TRAITÉ DE CHASSE AU MINET

de JACQUES de BRETHMAS.

Il existait déjà à Paris une maison d'édition célèbre pour la mauvaise qualité de son édition, les coquilles y abondant (il en a déjà été question plusieurs fois dans ces pages) ; un second éditeur prend le relais ; quel dommage ! Quand on veut se faire connaître honorablement dans ce domaine, en effet, on doit prendre le temps de soigner son texte : un livre n'est pas un journal, une revue, qui doivent être « bouclés » dans des temps coercitifs, ce qui explique, sans les excuser, les fautes possibles. Car c'est agresser le lecteur que de heurter sa lecture par des aspérités : le plaisir de lire ne doit pas être une épreuve ; la joie de lire un texte intéressant diminue beaucoup en effet quand il faut l'aborder comme une copie d'élève !

Or ce livre (1) est intéressant, car il expose sans embarras des cas, des expériences et pensées sur l'amour des jeunes gens — 13-18 ans environ — sur la pédérastie, « puisqu'il faut l'appeler par son nom ». Le titre de *Traité* ne doit pas tromper, le sous-titre d'*Essai* non plus. Ces pages sont en effet un ensemble de souvenirs précis, de remarques acides, souvent justes, mais pas toujours : la polémique y aurait la part belle, si l'on voulait. Mais quoi ? la sincérité, la franchise nette — et saine — de l'auteur lui valent absolution ; c'est d'autant plus facile au lecteur que — chose rare dans ce genre de texte — l'humour abonde et l'on sourit souvent. (Nous remarquons aussi deux pages [74-75], trop courtes, sur *Arcadie* et son Directeur.)

Il faudrait aussi réfléchir sur la construction, le plan, l'organisation, l'ordre : il ne semble pas s'y dessiner une progression, une démonstration rhétorique ; mais on trouverait plutôt une alternance de scènes vécues et de pauses de réflexions ; celles-ci, pour être simples et même délicates, ne sont pas toujours nouvelles.

N'importe : sur un sujet aussi crucial que les rapports entre jeunes et adultes, ce petit « traité » apporte un peu de fraîcheur.

PIERRE NOUVEAU.

(1) Essai. Editions du Perchoir, 6, rue Marc-Seguin, 75018 Paris. Distributeur : Alternative. 150 p., in-8°, avril 1979. Prix : 38 F.

JE SUIS VIVANT DANS MA TOMBE

roman américain de JAMES PURDY (1).

On se doute avec un titre semblable qu'il n'est guère question de gaudrioles dans cet ouvrage.

Mais on se trouve en présence d'une œuvre forte, très bien traduite et presque symbolique.

Le héros — Garnet Montrose — est le seul survivant d'une patrouille anéantie par une bombe au cours de la guerre.

Il a survécu certes, mais dans un tel état physique qu'il est devenu un objet de répulsion et d'horreur. Seuls ses cheveux blancs presque blancs sont sortis intacts de la tourmente, ce qui avec sa très haute taille doit lui donner un aspect physique encore plus effrayant.

Le livre est le récit de ses tentatives pour rompre sa solitude et chercher un jeune garçon apte à lui procurer les soins physiques indispensables.

Non qu'il soit impotent, mais il est sujet à des crises soudaines où il perd conscience pendant plusieurs jours parfois et son caractère aussi violent que brutal ne contribue pas à faciliter les approches.

Deux garçons finissent par accepter de vivre auprès de lui.

Le premier est un nègre : Quintus, assez plaisant et aux traits peu marqués. Il sait lire à haute voix et en définitive c'est lui qui restera auprès de Garnet à la fin du récit.

Le second, Daventry, semble plus proche de l'ange de Théorème que d'un humain ordinaire. C'est un messenger.

Il est très, sinon trop beau, vraisemblablement criminel, et ne survira pas à un destin d'exception.

C'est par lui que Garnet accédera aux sentiments homosexuels, mais dans cet univers puritain où l'on vit avec le Livre des Prophètes à la main, les réalisations ne risquent pas d'enfiévrer le lecteur.

Les impulsions tout au long du roman sont aussi violentes que les paroles.

En bref Garnet qui n'a encore jamais aimé un homme, est attiré vers lui « comme un enfant insensé aime le feu et la flamme ».

Il ne sera pas calciné pour autant ce privilège n'est pas donné à tous — mais le sait-on ?

SINCLAIR.

(1) Albin Michel.

« LE MEURTRE D'UN ENFANT ET L'ANGOISSE DU SCHIZOPHRÈNE ET DE L'HOMOSEXUEL »

de GEORGES MAUCO.

Montrer la **profondeur de la vie inconsciente** de l'enfant, de ses parents et de ses éducateurs, telle est, à n'en pas douter, l'ambition avouée de Georges Maucou dans son livre *Le meurtre d'un enfant et l'angoisse du schizophrène et de l'homosexuel*, livre publié aux Presses Universitaires de France (224 p. 49 F). « Autrement dit, ce n'est pas par un développement de stades et de structures prédéterminées... que se fait la maturation de l'enfant. **C'est à travers une évolution affective dans ses premiers liens avec l'entourage que l'enfant se structure** » (p. 139).

Et, de fait, la profondeur du travail psychique inconscient de l'enfant apparaît clairement dans le vécu de Renée, la schizophrène (chapitre premier, p. 23 à 50) et de Jacques l'homosexuel (chapitre II, p. 51 à 137), qui « ont laissé leur journal dans le but de contribuer à éclairer médecins et éducateurs ». C'est seulement à la puberté que la conclusion s'inscrit logiquement, à la suite d'un processus involontaire. « Devenu adulte, le mal-aimé sera dépressif ou agressif. Le psychotique restera devant son partenaire sexuel comme devant un objet dont il ne sait que faire, **cependant que l'homosexuel ne pouvant assumer l'angoisse du renoncement au premier amour d'enfant en arrivera à construire en lui une sexualité contraire à sa physiologie** » (p. 20). Voilà pourquoi Georges Maucou parle du meurtre de l'enfant : il s'agit d'un « meurtre pédagogique » dû à l'ignorance. Ainsi, le point de vue de l'écoute psychanalytique est celui de la **normalisation** médicale, une écoute attentive et compréhensive puisque l'analyste se trouve en face d'une **victime**, non d'un coupable.

Certes, Georges Maucou reconnaît « que tout n'est pas négatif dans l'homosexualité. Elle est d'ailleurs **latente en chacun** et est une **composante de l'amitié et de toute relation humaine**. Outre l'apport d'amour qu'elle peut alimenter entre certains êtres, elle peut, par le refoulement et l'angoisse qu'elle crée, alimenter des sublimations intellectuelles et artistiques » (p. 136). Néanmoins, c'est l'hétérosexualité qu'il privilégie et tout le journal de Jacques témoigne de son désir d'accéder à l'hétérosexualité (G. Maucou a fait sa psychanalyse AVANT-GUERRE et rien ne permet de croire que son cas soit représentatif). Les événements décisifs semblent avoir été la réaction brutale du père devant un accès de jalousie de Jacques à l'égard d'un frère cadet

et sa séparation d'avec la mère vers 4 ou 5 ans. Puis la brusque révélation de l'homosexualité s'impose et avec elle le désir de changer, d'abord par une **greffe de testicules de singes** (c'est le Dr Dartig qui la pratiqua) puis par la **psychanalyse**. L'explication donnée éclaire d'une lumière crue les préjugés de l'époque : « **le fecteur organique** » à côté du facteur de l'« **immoralité** » expliquait seul l'homosexualité, aussi une opération chirurgicale pouvait paraître justifiée » (p. 84). La psychanalyse ne supprimera pas l'homosexualité de Jacques, mais sa culpabilité se dissipera tandis qu'il arrivera à nouer une liaison hétérosexuelle (il se marie avec Yvonne). Ses dernières relations sont celles avec sa femme et deux jeunes garçons.

Les deux derniers chapitres du livre de G. Maucou étudient « la construction psychique inconsciente chez l'homme » (p. 138 à 175) et posent les jalons d'« une nouvelle éducation pour une nouvelle société » (p. 176 à 224).

La seule question que l'on pourrait poser à G. Maucou est celle-ci : comment se fait-il que des hommes et des femmes soient homosexuels alors que ni leur enfance ni leur adolescence n'ont été perturbées le moins du monde et que jamais tendresse et affection ne leur ont manqué ?

G. Maucou répond à cette question et justifie l'homosexualité sans l'avoir voulu (mais a-t-elle besoin d'être justifiée, quand les faits, constants et permanents, la montrent et la démontrent ? Tout ce qui EST a sa raison d'ÊTRE) : « Alors que l'animal obéit à un **instinct**, l'homme obéit à un **désir d'amour de l'autre** » (p. 18).

Incontestablement, pour chacun de nous, AUTRUI, c'est tout ce qui n'est pas MOI, l'AUTRE de même sexe ou de sexe différent.

Allons, pourquoi ne pas admettre l'EVIDENCE ? L'amour n'est pas seulement **procréation**, il est **création du moi à travers l'autre**, femme ou garçon !

Si la Psychanalyse a son mot à dire, c'est non pas sur le « **goût** » (homosexuel ou hétérosexuel), mais sur le **dégoût** (homophobie ou hétérophobie).

Alors, que de monde sur le divan du PSYCHANALYSTE !

Tant qu'à choisir un divan, il en est d'aussi confortables, de moins coûteux et de plus agréables !

PIERRE FONTANIE.

LES DISCOURS

de M. le Sénateur HENRI CAILLAVET,
de M. le Sénateur BRONGERSMA,
de ROGER PEYREFITTE

dans les *ACTES DU CONGRES*

Le volume : 35 F

CINÉMA

LA RACE D'EP

Au dire même de ses auteurs (1), ce film progressivement s'est construit comme un puzzle.

Son ambition était de retracer l'histoire de cent ans d'homosexualité depuis la création du mot jusqu'aux années 80. Il se divise en quatre parties.

Le temps de la pose : les activités photographiques, en Sicile, du baron Von Gloden.

Le troisième sexe ou des années folles à l'extermination.

Sweet sixteen in sixties (avoir 16 ans en 1960).

Royal Opera : la rencontre en 1980 d'un hétéro et d'une « folle ». Sans contester la partie la plus intéressante, sinon la seule, reste la seconde. Elle abonde en documents sur les activités de Magnus Hirschfeld et son Institut de recherches sexuelles. En le détruisant les nazis ont anéanti une documentation et des archives irremplaçables.

Ceci dit, il convient de ne pas dissimuler les défauts et les insuffisances du film.

Le principal est un goût très marqué de la dérision : que ce soit Von Gloden ou Hirschfeld réduits à l'état de marionnettes, où les commentaires (voix de rogomme ou de fausset), sans parler des spécimens assez attristants de multiples folles dans l'épisode 1980. Rien de nouveau dans le futur, semble-t-il. Le film sortirait en octobre et vous pourrez alors en juger. Quant au titre les Arcadiens en déchiffrent sans peine, je pense, la signification.

SINCLAIR.

(1) G. Hocquenghem et L. Soukaz.

DIMENTICARE VENEZIA

de FRANCO BRUSATI.

Dimenticare Venezia (1) remplissait les salles à Rome au printemps, salué par toute la critique. Le fait est déjà notable pour un film consacré au couple homophile, qui n'a rien d'une « comédie italienne ».

Deux couples — un d'hommes et l'autre de femmes — se retrouvent dans la maison de famille campagnarde, autour d'une vieille cantatrice et d'une servante accrochée au passé et inconsciente du présent. Couples (un peu trop) classiques : le bourgeois arrivé est accompagné d'un jeune homme aux cashmeres trop somptueux pour son état de mécanicien ; les deux femmes s'aiment depuis l'adolescence et vivent en marge. Aucun événement, aucun drame ; seuls de petits détails quotidiens permettent de comprendre les rapports à l'intérieur des couples. Le film tourne autour du temps perdu — et parfois retrouvé — par un de ces hommes et sa cousine. S'il est très marqué par les écrivains germaniques et par Bergman, Brusati a aussi beaucoup lu Proust... Les deux héros sont totalement englués dans le passé qui les a conditionnés, passé de frustrations. A chaque instant, ils ont la preuve qu'on ne peut « oublier Venise ». La mort de la vieille cantatrice sera l'occasion d'une rupture : les deux femmes partent à la ville ensemble, mais le jeune homme les accompagne ; l'autre homme reste sur place. Rupture sans doute apparente.

Le film est agréable à voir. Les photos sont très belles et certaines scènes sont de véritables morceaux d'anthologie (et sans doute voulues comme telles). C'est même ce caractère « artiste » qui parfois irrite. Il reste au début une impression de superficiel, de trop conventionnel, comme si le metteur en scène avait voulu à tout prix plaire, et donc présenter les choses au public tel que celui-ci les attendait. Et pourtant le film marque, s'impose. Des images reviennent que nous surimposons des nôtres, équivalentes. Des idées, des angoisses nous arrivent à l'esprit, suggérées par des scènes, de simples plans remémorés. Brusati a donc réussi.

Le film ne défend pas particulièrement la cause homophile ; on peut même craindre que le public hétéro n'y trouve une confirmation de l'association reçue homosexualité-malheur. Mais il a le remarquable mérite de nous présenter des gens « comme les autres » ; les personnages sont attachants et leur mode d'aimer n'est qu'un des aspects de leur personnalité. Aucune scène de lit dans ce film tout en demi-teintes où l'affection tient plus de rôle que le sexe. N'est-ce pas un grand mérite que de montrer que, nous aussi, nous sommes capables d'amour ?

JÉRÔME BERNAY.

(1) « Oublier Venise. »

LE REGARD DES AUTRES

ACTES DU CONGRÈS INTERNATIONAL

Ce volume comprendra les Conférences, les carrefours, les rapports des tables rondes, les motions et résolutions. Les Discours d'ouverture et de clôture et tous ceux du banquet.

TIRAGE LIMITE — le commander immédiatement.

Le volume : **35 F** — port compris.

VOTRE ASSUREUR

Incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

MICHEL ET JEAN-PIERRE

vous réservent

LE MEILLEUR ACCUEIL A L'

HOTEL DU LYS *NN

67 bis, rue Dutot, 75015 Paris

Tél. : 783-24-29

Métro : Pasteur ou Volontaires



DORIAN GRAY

RESTAURANT

Fermé le lundi

42, rue Jacob

75006 PARIS

*

Tél. : 260-84-34

Handwritten signature: H. M. 75.

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS

Téléphone : 209-78-32

**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE

VOUS SERA RÉSERVÉ

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS

Téléphone : 700-54-53

Métro Bastille ou Ledru-Rollin

✱

Retenir sa table

✱

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours,
sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues
servies avec gentillesse,
dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22

Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73

Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

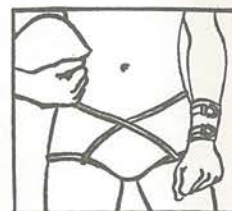
40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

Amis d'ARCADIE, chez

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR



SLIP RUBEN TORRES

167, bd du Montparnasse, 75006 PARIS

Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

Catalogue 1979 Cuir, Nylon, Caoutchouc

★
Pour les Fous du Cuir
et les Anticonformistes

Boy's [Cuir]

Boîte Postale : N° 33

13005 - MARSEILLE

CATALOGUES et TARIFS
Joindre 10 F pour Frais d'Expédition



★ Boutique de Vente, 37, rue Mazagan, 13001 Marseille. ★



*ouverture
d'un salon
de coiffure*

*prothèse
capillaire*

*soins du visage
et du corps*

Consultation gratuite

PRIX MODÉRÉS

**18, RUE DES MESSAGERIES
PARIS 10^e**

**Métro Poissonnière
Parking privé**

Tél. : 824-60-12 - 824-48-61

DU NOUVEAU !

**AU CLUB
D'ESTHÉTIQUE**

Salvatore



Sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 à 19 heures

Cadre agréable et masculin
ambiance relaxante